



**Université Rennes 2  
DU Animaux et société**

# **La résistance animale**

**Lola Devault-Sierra  
Sous la direction de Dominic Hofbauer  
2021**

*« Tant que le lion n'a pas son historien, le chasseur sera toujours un héros »*

proverbe africain

*« Non seulement les animaux avaient une histoire, mais ils faisaient l'histoire. Car leur résistance conduisait directement à un changement historique »<sup>1</sup>*

Jason Hribal

*A Tyke, Tatiana, Emily, Tilikum, Molly, Queenie, Ken Allen et tous les autres  
A tous les animaux qui se sont battus et se battent au quotidien, à ceux qui n'ont pas la force  
ou les capacités de le faire, à ceux qui en sont morts*

*Merci à Emilie Dardenne pour ses enseignements et l'introduction des études animales  
critiques dans l'université française*

*Merci à Géraldine et à ma mère pour les relectures et encouragements*

---

<sup>1</sup> Jason HRIBAL, *Fear of the animal planet*, Oakland, AK Press/Counter Punch Books, 2010, p.54

# SOMMAIRE

<b>Introduction</b>	<b>4</b>
<b>Chapitre I. La résistance animale, qu'est-ce que c'est ?</b>	<b>5</b>
I. Définitions et concepts	5
II. Comment les animaux résistent ?	12
III. Pourquoi les animaux résistent ?	14
<b>Chapitre 2. Impacts et conséquences de la résistance des animaux sur le système spéiciste</b>	<b>19</b>
I. Résistance au changement	19
II. Prise de conscience et changement	23
<b>Chapitre 3. Comment les animaux s'impliquent dans la lutte pour leur libération et le rôle des alliés humains</b>	<b>31</b>
I. Les animaux : des sujets politiques ?	31
II. Rôles des alliés dans la libération animale	34
III. Les sanctuaires : des lieux de résistance	38
<b>Conclusion</b>	<b>40</b>
<b>Annexes</b>	<b>42</b>
<b>Bibliographie</b>	<b>48</b>
<b>Table des matières</b>	<b>50</b>

# Introduction

Les recherches sur les animaux non-humains<sup>2</sup> qui transgressent les barrières et résistent à leur oppression sont apparues à la fin du XXe et au début du XXIe siècle dans les domaines de la nouvelle géographie animale, de l'histoire, de l'étude critique des animaux et de l'éthologie cognitive, et ont été menées par le biais d'études de cas sur des animaux non humains. Toutefois la définition de la résistance et son application aux animaux ne font pas l'unanimité dans la communauté scientifique. Nous allons évoquer différentes définitions de la résistance animale, puis exposer trois concepts qui considèrent effectivement que le concept de résistance s'applique aux animaux non humains. Une fois ce concept acquis, nous pouvons aller plus loin en étudiant les méthodes que les animaux utilisent pour se rebeller, et les raisons qui les y poussent.

Les mouvements des animaux captifs en fuite remettent en question le contrôle des espaces, des lieux et des frontières qu'ils traversent. Les membres de la société sont déconnectés des animaux qu'ils consomment. Lorsque les animaux résistent, ils remettent en question les rôles dans lesquels les humains les ont placés et font prendre conscience des espaces oppressifs dans lesquels on les cantonne.

Le système spéciste en place dans les sociétés occidentales établit différentes stratégies pour réprimer et cacher la résistance des animaux et ainsi maintenir sa domination. Malgré tous ces efforts, les animaux qui se rebellent ont bien un impact sur le monde qui les entoure et participent à des changements sociétaux et historiques sur la vision et la place des animaux d'élevage et de divertissement.

La justice envers les animaux doit être accomplie avec les individus concernés. Comme l'écrit Hribal, « nous ne devons jamais oublier d'où commence et où finit cette lutte : avec les animaux eux-mêmes »<sup>3</sup>. Les animaux, par la division de la parole et de la voix, sont poussés hors de la communauté politique. Nous verrons comment, à travers une théorie politique radicale démocratique, leur résistance leur permet d'entrer dans la sphère de la communauté et de devenir ainsi des sujets politiques, acteurs de leur libération.

Notre compréhension des autres animaux est toujours filtrée par le langage humain, mais nous devons tenter de comprendre leur point de vue. Le rôle des alliés dans la lutte pour la

---

<sup>2</sup> Le terme animal non-humain sera raccourci par animal dans le reste du dossier par souci de lisibilité

<sup>3</sup> J. HRIBAL, *op. cit.*, p.54

libération animale est d'amplifier leur voix et de construire une solidarité par delà les espèces. Une méthode décoloniale d'études critiques sur les animaux permet de lire les documents du point de vue des animaux colonisés plutôt que du colonisateur, et ainsi d'agir en tant qu'allié·es ou complices et non en tant que sauveur·euses.

La politique, pensée comme vivre-ensemble, est d'abord incarnée, c'est-à-dire pratiquée au quotidien. Les sanctuaires sont des espaces de résistance, de solidarité, et de conversation politique où les humains et les animaux s'influencent et s'organisent.

## **Chapitre I. La résistance animale, qu'est-ce que c'est ?**

### **I. Définitions et concepts**

La presse universitaire d'Oxford définit la résistance comme « le refus d'accepter ou de se conformer à quelque chose »<sup>4</sup>. Ce refus peut impliquer « l'utilisation de la force ou de la violence pour s'opposer à quelqu'un ou à quelque chose ; une organisation secrète qui résiste à l'autorité ; la capacité de ne pas être affecté par quelque chose, en particulier de manière négative ; l'effet de blocage ou d'arrêt exercé par une chose matérielle sur une autre »<sup>5</sup>. L'utilisation de la force est toutefois à nuancer car l'Histoire nous montre que des actes symboliques (Rosa Parks, place Tiananmen) et pacifiques sont tout autant considérés comme des actes de résistance. La volonté et l'intention de s'opposer à un système, de vouloir changer les choses peut s'avérer plus efficace que la force ou la violence. L'université d'Oxford soutient que sa définition peut s'appliquer aux autres animaux.

Hribal différencie la résistance de l'instinct. Il explique que les animaux font preuve de résistance lorsqu'ils répètent des actions qui vont à l'encontre de leur intérêt pour se dégager de certaines situations. Il donne en exemple les éléphants dans les cirques qui désobéissent bien qu'ils sachent qu'ils se feront battre par la suite. Ces animaux « luttent contre leur captivité et contre la domination »<sup>6</sup>. Philo fait également une distinction entre transgression et résistance. Pour lui, « la transgression a trait aux résultats et aux réactions qui peuvent ne pas

---

<sup>4</sup> Sarat COLLING, *Animal resistance in the global capitalist era*, Michigan : MSU Press, 2021, p.13

<sup>5</sup> S. COLLING, *op. cit.*, p.13

<sup>6</sup> S. COLLING, *op. cit.*, p.56

être consciemment visés »<sup>7</sup>, tandis que la résistance « implique la capacité à prendre des initiatives et suppose une forme d'intentionnalité »<sup>8</sup>. Pour lui, seul le premier terme s'applique aux animaux. Chris Wilbert s'oppose à cette idée en s'appuyant sur le concept de « conscience pratique » qu'attribue Tim Ingold aux animaux. Il défend la thèse que les animaux sont suffisamment doués d'intentionnalité pour satisfaire la définition du concept de « résistance ».

Sarat Colling a une définition appropriée aussi bien pour les humains que pour les non-humains. Dans le contexte social et politique, la résistance animale est la lutte et la tentative de libération d'un animal contre sa captivité ou d'autres conditions d'oppression en transgressant ou ripostant aux frontières construites par l'humain. Elle souligne que les animaux n'ont pas besoin d'une intention pour être considérés comme des résistants. Cette question est seulement une des facettes de la conceptualisation de la résistance animale.

## **A. La guerre contre les animaux**

Nous pouvons avancer une analogie avec la résistance pendant l'occupation dans la mesure où Wadiwel soutient que les êtres humains sont « en guerre contre les animaux »<sup>9</sup> comme les humains résistants étaient en guerre contre les forces d'occupation. L'industrie alimentaire, l'expérimentation et les besoins récréatifs (chasse, pêche, cirque, tauromachie, etc) soumettent les animaux à la torture et à la mort à une échelle difficilement imaginable. Des technologies industrialisées permettent ce déploiement de violence et d'abattage toujours plus poussés. L'industrialisation et les économies humaines mondiales entraînent l'empiétement sur les habitats non humains, la pollution et la perte des ressources alimentaires. Pour Wadiwel, les humains exercent une « domination sur la vie animale dans le cadre d'une guerre légalisée »<sup>10</sup> qui ne cesse de croître et dont on ne peut prévoir la fin. Plusieurs arguments soutiennent la vision de Wadiwel : la politique occidentale est née du conflit entre la civilisation et la nature et la victoire des humains exclut les animaux de l'espace politique civil. Cette victoire est si

---

<sup>7</sup> Clare PALMER, « Apprivoiser la profusion sauvage des choses existantes ? », in *Philosophie*, éditions de minuit, 2012, p.35

<sup>8</sup> Ibid

<sup>9</sup> D.J. WADIWEL, « The War against Animals », in *Griffith Law Review*, Brill and Rodopi, Leiden and Boston, 2015, p.285

<sup>10</sup> Ibid

absolue qu' « elle garantit une défaite totale et sans fin des perdants »<sup>11</sup>. La guerre est menée « sous des formes de pacifications apparentes »<sup>12</sup>. Enfin, « la loi vise à établir une alliance de liberté continue et de pillage pour les vainqueurs de la guerre »<sup>13</sup>, ce qui explique « l'impuissance totale de l'éthique, de la pensée "humaine" et du cadre des droits devant ces horreurs »<sup>14</sup>. L'ensemble des relations entre les humains et les animaux sont donc codées sous forme de la paix, mais suggère la guerre, apparemment sans résistance, sans politique. Ce pouvoir pris pour acquis tient la domination humaine pour un fait *naturel* : « les traits supposés uniques appartenant aux humains (langage, rationalité, agentivité, réactivité, liberté, etc.) suppriment toute possibilité de contestation animale pour les mêmes droits »<sup>15</sup>. Pourtant, face à la violence et à l'hostilité qui résultent de cette domination, les animaux « se livrent à une guerre prolongée contre les humains »<sup>16</sup>. L'empiètement de leur territoire, les agressions, les menaces sont autant de choses auxquels ils doivent résister dans cette « guerre multifacette »<sup>17</sup> qui se joue et influence l'avenir de la planète.

Pour sortir du cadre de cette guerre, Wadiwel propose de reconnaître les souverainetés animales pour remettre en cause le droit fondamental de l'humain à dominer la vie non humaine. Pour l'auteur, il est nécessaire d'admettre « la possibilité que les animaux possèdent un titre radical et sans entrave »<sup>18</sup> et pas seulement de faibles protections et droits. Cela implique de « suspendre la primauté supposée du langage et de la rationalité humains »<sup>19</sup>. C'est cette « déshumanisation fondamentale »<sup>20</sup> qui permettra de sortir de la violence et de reconstruire des relations avec les non-humains.

---

<sup>11</sup> D.J. WADIWEL, « The War against Animals », in *Griffith Law Review*, Brill and Rodopi, Leiden and Boston, 2015, p.289

<sup>12</sup> Ibid

<sup>13</sup> Ibid

<sup>14</sup> Ibid

<sup>15</sup> D.J. WADIWEL, art. cité, p.293

<sup>16</sup> Steve BEST, <https://drstevebest.wordpress.com/2011/01/25/animal-agency-resistance-rebellion-and-the-struggle-for-autonomy/>

<sup>17</sup> Ibid

<sup>18</sup> D.J. WADIWEL, art. cité, p.294

<sup>19</sup> Ibid

<sup>20</sup> D.J. WADIWEL, art. cité, p.295

## **B. La résistance à travers le concept de pouvoir de Foucault**

Certains philosophes du pouvoir excluent d'emblée les animaux affirmant qu'ils ne font pas partie de la communauté : des relations de pouvoir entre humains et animaux ne pourraient donc pas exister. D'autres au contraire, tel que Bertrand Russell, définissent le pouvoir comme « la production d'effets intentionnels »<sup>21</sup>, ce qui les y inclut. Le pouvoir produit la vérité « délimitant ce qui peut être pensé et dit, et ce qui demeure non pensé et par conséquent non dit dans le corps social »<sup>22</sup>. La résistance au pouvoir est une des conséquences de l'effet créatif que peut produire le pouvoir.

Pour parler de relation de pouvoir entre humains et animaux, il faut savoir si les animaux font partie des « choses » ou des « personnes ». Pour Foucault, une relation de pouvoir tient à « la réactivité et à la possibilité de résistance que manifeste la partie sur laquelle s'exerce le pouvoir »<sup>23</sup>. La volonté de résister aux contraintes imposées par les pouvoirs des autres n'est pas propre aux humains, les animaux font également preuve de réactivité, Palmer en fait donc des personnes membres de la société, ce qui lui permet d'étendre l'analyse de Foucault des relations de pouvoir aux animaux. Pour Foucault, ce n'est pas l'intention qui est importante pour définir les relations de pouvoir, mais les effets qui en résultent, et le fait que différentes répliques soient possibles. Les répliques au pouvoir n'ont pas besoin d'être intériorisées et intentionnelles pour être qualifiées de résistance : « dès lors que l'agent est libre d'envisager différentes répliques, même dans les cas de figure où les options disponibles ne sont pas consciemment choisies et sélectionnées, il existe une possibilité de résistance »<sup>24</sup>.

Pour comprendre les relations de pouvoir, Foucault examine les micro-pouvoirs qui s'exercent sur le corps humain et qui deviennent invisibles tellement ils sont banals. Palmer applique l'analyse aux relations de pouvoir entre le corps des animaux et celui des humains, des relations auxquelles nous ne réfléchissons même plus. « Le corps humain est ainsi sujet à des techniques qui, comme le montre Foucault dans *Surveiller et punir*, forgent un corps docile susceptible d'être soumis, utilisé, transformé et amélioré. De toute évidence, des termes tels que *dressage*, *optimisation*, *utilité*, *docilité* et *services productifs* font sens dans la relation

---

<sup>21</sup> C. PALMER, art. cité, p.26

<sup>22</sup> Ibid

<sup>23</sup> C. PALMER, art. cité, p.34

<sup>24</sup> C. PALMER, art. cité, p.35

que les hommes soutiennent avec le corps des animaux. »<sup>25</sup>. En examinant les micro-pouvoirs et contextes particuliers au sein desquels se déploient les divers rapports entre les corps humains et les corps animaux, Palmer montre que le rapport de force est déséquilibré.

Dans certaines situations, les animaux tombent dans la catégories des « choses » et non plus des « êtres qui réagissent » : lorsque les animaux sont empêchés d'agir par le fait d'une pratique violente, ils n'ont aucune opportunité de résister, on ne peut plus parler de relation. Le fait de considérer un être comme une « chose » ou une « personne » « ne dépend donc pas de sa nature, mais de la possibilité qui lui est offerte de se comporter comme un être qui réagit »<sup>26</sup>.

Palmer parle de plusieurs pratiques qui montrent comment les animaux sont traités comme des « choses ». D'abord les « pratiques constitutives » qui sont les « pratiques humaines qui affectent la constitution biologique et la forme des animaux »<sup>27</sup> comme la domestication et l'élevage sélectif. Il est impossible pour un animal de résister à ces pratiques. De plus, un des objectifs est justement de rendre les animaux plus dociles, moins résistants. « De telles pratiques sont parvenues à faire passer par étapes progressives d'une situation où la domination s'exerçait par le moyen de la contrainte externe du comportement à une situation où la domination a été physiologiquement intériorisée »<sup>28</sup>. Palmer mentionne ensuite les pratiques intériorisées : dressage, domptage, élevage, qui en revanche offre la possibilité de réagir et de s'opposer aux actions qu'ils subissent.

Foucault définit un spectre du pouvoir allant des « relations en générale » à la « domination ». Pour Palmer, à première vue, les relations humain-animal se situent à la pointe du spectre : des relations de domination. Celles-ci se caractérisent, selon Foucault, par « la stabilité de la structure hiérarchique dans laquelle elles se déploient, laquelle se maintient dans le temps sans ménager de réelle possibilité de résistance ou de renversement » : il est impossible de renverser le système pour les animaux.

Les animaux et humains entretiennent également des « relations de pouvoir en générale » : selon Foucault, « elles sont éminemment instables, en sorte qu'une forme de résistance est toujours présente. Cette dernière peut elle-même devenir un véritable contre-pouvoir, au point

---

<sup>25</sup> C. PALMER, art. cité p.38

<sup>26</sup> C. PALMER, art. cité, p.40

<sup>27</sup> C. PALMER, art. cité, p.41

<sup>28</sup> Ibid

de surpasser la force initiale à laquelle elle s'opposait et de provoquer une inversion des rôles »<sup>29</sup>. En effet, de nombreuses interactions individuelles entre l'humain et l'animal montrent que l'animal peut adopter des comportements de résistance face à des actions menées par les humains. Cependant, il est difficile de croire que ces diverses relations de pouvoir contiennent la possibilité d'un renversement des rapports de force. « Toute résistance opposée par l'animal conduira les hommes à se déplacer d'une extrémité à l'autre du spectre de pouvoir en direction de la domination et de la violence physique, voire de la mise à mort, laquelle constitue la borne ultime du spectre de pouvoir »<sup>30</sup>.

Pour Palmer, les relations humain-animal correspondent à un rapport de domination que décrit Foucault : les êtres dominés peuvent répliquer, répondre d'une manière imprévisible, et même exercer une forme de pouvoir, « mais ces micro-situations sont investi[e]s, colonisé[e]s, utilisé[e]s, infléchi[e]s, transformé[e]s, déplacé[e]s, étendu[e]s, etc, par des mécanismes de plus en plus généraux et des formes de domination globale »<sup>31</sup>. Lorsque les humains ne parviennent pas à faire respecter les comportements qu'ils espèrent des animaux, « les relations de pouvoir en général » se transforment en « mesures de domination »<sup>32</sup> pour que les animaux deviennent « des choses qui ne peuvent pas résister »<sup>33</sup>. La « chosification » des animaux est très répandue « compte tenu de l'inégalité structurelle des rapports de pouvoir entre les humains et les animaux »<sup>34</sup>.

### **C. Problème épistémologique**

Un certain nombre d'études scientifiques ont été menées sur la question de la capacité de souffrir des poissons et il en ressort des désaccords. D'après Wadiwel, cette incertitude est responsable du manque de considération et de l'inaction vis-à-vis du bien-être des poissons. Il interroge la question de la souffrance animale comme unique source de réflexion éthique, ce qui donne lieu à une seule politique possible : la réduction de la souffrance animale, et ne

---

<sup>29</sup> C. PALMER, art. cité, p.29

<sup>30</sup> C. PALMER, art. cité, p.37

<sup>31</sup> C. PALMER, art. cité, p.27

<sup>32</sup> C. PALMER, art. cité, p.45

<sup>33</sup> Ibid

<sup>34</sup> Ibid

permet pas de remettre en question l'utilisation des animaux à grande échelle. Wadiwel remarque que cette politique s'est même accompagnée d'une « augmentation exponentielle, à l'échelle mondiale, de l'ampleur et de l'intensité de l'utilisation des animaux pour l'alimentation ». Il remplace alors la question de la souffrance par une alternative : « Les poissons résistent-ils ? ». Pour Wadiwel, cette perspective est intéressante car la résistance décrit une « forme d'agentivité politique qui ne doit pas nécessairement être fondée sur une capacité ou une valeur innée ». Il note que « la question de savoir si les poissons souffrent n'est pas centrale pour comprendre si les poissons résistent », mais aborde la résistance des poissons comme un « problème épistémologique », c'est-à-dire un « problème lié à la façon dont nous encadrons la connaissance humaine des poissons, et comment cela façonne ce que nous pouvons savoir et penser être possible »<sup>35</sup>.

Le cadrage épistémique actuel des poissons empêche la possibilité de prouver que les poissons « résistent ». En effet, nous attendons que la science le prouve, et si les principales approches scientifiques empiriques ne peuvent pas confirmer la possibilité de l'agentivité et de la cognition des poissons, alors il devient impossible de démontrer que les poissons agissent de manière intentionnelle pour résister à la domination humaine.

La pêche, qui consiste à faire souffrir les poissons, façonne l'épistémologie des poissons, et donc la façon dont nous les percevons. Les poissons subissent une « violence épistémique »<sup>36</sup>, terme emprunté à Gayatri Chakravorty Spivak qui le décrit « comme une façon de comprendre la capacité des systèmes de vérité à réduire au silence des sujets particuliers »<sup>37</sup>. Ils ne sont pas des sujets dont nous pouvons conceptualiser la souffrance, ils ne sont donc pas des sujets de violence. Ce qui dénie à la pêche le caractère violent de son système, car si les humains pouvaient admettre que les poissons ressentent la douleur, cela remettrait en question de nombreuses pratiques de pêche contemporaines. Les poissons et la pêche nous rappellent que la violence elle-même est façonnée par nos systèmes de connaissance. Il n'est possible de voir la violence envers les animaux que lorsque nous la conceptualisons comme possible. La violence épistémique rend les poissons désintéressés de leur propre vie : ils voudraient mourir pour nos propres bénéfices et plaisirs. Ce ressort logique du cadrage épistémique des animaux est absurde pour Wadiwel, car il implique que les poissons ne fassent preuve d'aucune

---

<sup>35</sup> D.J WADIWEL, « Do fish resist ? », in *Cultural Studies Review*, UTS ePress, 2016, p.202

<sup>36</sup> D.J WADIWEL, art. cité, p.205

<sup>37</sup> Ibid

résistance. Il donne l'exemple de la pêche sportive où la résistance des poissons est conçue dans l'optique d' « alimenter le plaisir humain »<sup>38</sup>. En effet, le pêcheur « joue » avec le poisson accroché à l'hameçon, qui s'épuise en essayant de s'échapper. C'est précisément parce que les poissons résistent dans ces cas que la pêche récréative devient un « sport ». Cela illustre à quel point la résistance du poisson comme comprenant des actes d'insubordination contre la domination humaine, est conceptuellement une composante importante de la pêche.

L'exploration de cadrages différents permet de considérer l'idée que les animaux, y compris marins, résistent à l'utilisation humaine, qu'ils préfèrent ne pas être utilisés et ne pas mourir. Wadiwel souhaite grâce à ces nouvelles conceptualisation de la résistance des poissons recadrer la violence humaine que les animaux marins subissent à grande échelle et « imaginer une justice sociale pour les animaux qui va au-delà du soulagement de la souffrance et va vers le soulagement de la violence imposée par l'humain »<sup>39</sup>.

## II. Comment les animaux résistent ?

Hribal fait un récit riche sur la résistance des animaux à l'oppression humaine dans son ouvrage *Fear on the animal planet* décrivant un large éventail de tactiques de résistance animale : sabotage intentionnel, destruction de biens, mise à mort par vengeance... Lorsque nous pensons résistance, nous pensons souvent aux évasions ou attaques impressionnantes de gros mammifères, mais les animaux s'engagent quotidiennement dans une résistance discrète. Cela peut signifier la feinte de l'ignorance, le rejet des ordres, le ralentissement, le traînage des pieds, l'absence de travail sans nourriture adéquate, le refus de travailler dans la chaleur, les pauses sans permission, le rejet des heures supplémentaires, les plaintes vocales, le chapardage, le refus de nouvelles tâches, le bris d'équipement, la fuite et la confrontation directe. Ce sont toutes des actions que l'anthropologue James C. Scott a qualifié d' « armes des faibles »<sup>40</sup>. Ces actions sont rarement organisées, mais elles peuvent revêtir l'efficacité espérée, et sont généralement reconnues par les propriétaires comme des « actes de résistance ».

---

<sup>38</sup> D.J WADIWEL, art. cité, p.208

<sup>39</sup> D.J WADIWEL, art. cité, p.221

<sup>40</sup> J. HRIBAL, « Animals, Agency, and Class : Writing the History of Animals from Below », in *Human Ecology Review*, Society for Human Ecology, 2007, p.103

Colling nous donne l'exemple d'un cheval de course très prisé, Chautauqua, pour qui résister aura pris la forme d'un refus de bouger. Un jour, il n'a pas voulu quitter la porte de départ, et a depuis refusé de courir. Cet acte de résistance est significatif, car il a été conditionné à la course depuis son plus jeune âge, en étant obligé de porter une selle et une bride et de se soumettre à un processus de débouillage. Après sept refus de départ, les propriétaires ont essayé de le « rééduquer » en voulant casser son esprit. En restant immobile à plusieurs reprises, malgré la pression et la violence qu'il savait pouvoir en résulter, il a fini par s'échapper de la piste et a obtenu une promesse de retraite. Malgré cela, l'avenir de Chautauqua est aujourd'hui toujours incertain.

Buddha est un autre individu qui a refusé de se conformer à ses oppresseurs, avec des résultats tragiques. Quand l'orang-outan a refusé de jouer sur un plateau d'Hollywood en 1980, il fut matraqué à plusieurs reprises par son entraîneur et toujours forcé à jouer. Jusqu'au jour où il fut frappé à mort. Le film n'a pas mentionné Buddha au générique.

La résistance quotidienne des animaux est une réponse à la violence quotidienne qu'ils subissent. Les représailles violentes des humains ont été normalisées, comme le symbolise l'histoire tragique de Buddha.

L'évasion consiste à fuir la captivité par divers moyens, que ce soit en utilisant des outils, des stratégies ou une faille dans le système<sup>41</sup>. Un centre de recherche en Louisiane a été l'objet de plusieurs « évasions de masse ». La première a eu lieu en 1987 lorsqu'une centaine de singes rhésus ont fui vers le marais voisin. Plus récemment, en 2005, cinquante-trois singes ont réussi à s'échapper alors que leur cage avait été correctement fermée.

La libération se produit lorsque des animaux libèrent d'autres personnes de la captivité, que ce soit en ouvrant des cages et des portes, en brisant des barrières ou en mettant une autre personne hors de danger. En 2017, Fred, une chèvre qui vivait à Hackettstown et devait être envoyée à l'abattoir, s'enfuit. Mais Fred n'était pas seulement intéressé par sa propre liberté, il voulait également que ses semblables en fassent l'expérience. Après plusieurs mois de vie libre, Fred devient une légende urbaine : une douzaine d'animaux de ferme s'échappent inexplicablement. La police locale confirme les soupçons : Fred a libéré ses camarades.

Les animaux qui viennent en aide à d'autres animaux en captivité ou en détresse se produisent également au-delà des frontières des espèces. De nombreux animaux ont le désir de libérer leurs semblables, qu'ils appartiennent ou non à la même espèce.

---

<sup>41</sup> cf Annexe « Ken Allen »

Les représailles impliquent que les animaux se défendent contre leurs ravisseurs ou toute personne perçue comme une menace ou un obstacle à la liberté<sup>42</sup>.

Il existe également des formes de résistance à la violence humaine que, en tant qu'observateurs humains, nous ne comprendrons probablement jamais complètement.

### **III. Pourquoi les animaux résistent ?**

Les animaux ne se contentent pas d'éviter la douleur, l'enfermement, la torture, la souffrance et l'oppression, mais ont aussi des besoins positifs, être « libres » de se déplacer, dormir, manger, jouer, se reposer et se socialiser comme ils le souhaitent.

#### **A. Agentivité : un désir de liberté**

Lors des procès d'animaux, il était attribué aux accusés : rationalité, préméditation, libre arbitre, agentivité morale, calcul et motivation. En d'autres termes, il était présumé que les animaux agissaient avec intention. Ainsi, les peuples du Moyen Âge étaient ouverts à une idée vraiment radicale : la conscience animale. Les philosophes de l'ère industrielle ont déclaré que les animaux n'avaient aucune conscience. Lorsque des animaux captifs mordaient, piétinaient ou tuaient leurs ravisseurs humains, ce n'était pas un acte de rébellion contre les mauvais traitements mais simplement un réflexe. Il n'était donc pas nécessaire d'enquêter sur les motivations de ces actions : ce ne pouvaient pas être des crimes, seulement de simples accidents.

Aujourd'hui, la question de savoir si d'autres animaux possèdent des capacités cognitives associées à la résistance, telles que l'intentionnalité ou la capacité de résister de manière significative, reste contestée. Hribal distingue la résistance de la réponse instinctive. Il donne l'exemple des éléphants de cirque : ils sont pour la plupart dressés avec des hameçons, et s'ils font quelque chose de mal, ils sont frappés à plusieurs reprises afin qu'ils ne recommencent pas. Après des années d'expérience, ils savent quelles actions seront récompensées ou punies. C'est donc contre leur propre intérêt d'être désobéissants. Pourtant, l'histoire est remplie de cas d'éléphants captifs qui refusent les ordres ou blessent délibérément les dresseurs même s'ils vont se faire battre. Pour Hribal, ce sont les animaux qui agissent de manière répétée contre

---

<sup>42</sup> cf annexe « Tyke »

leur propre intérêt qui font preuve de résistance : ils luttent contre leur captivité et contre la domination.

Bekoff examine brièvement les arguments avancés selon lesquels les animaux se révoltent contre les oppresseurs humains. Il explique à partir de ses observations qu'« il est tout à fait possible que des animaux individuels puissent et veuillent répondre à la violence par leur propre violence ». Frans De Waal et Marc Bekoff s'accordent pour dire que certains animaux peuvent et exercent la vengeance, ce qui nécessite « une réaction cognitive complexe, impliquant la mémoire, la conscience de soi, la logique, la souffrance, la justice, le blâme, et plus encore »<sup>43</sup>.

Les représailles peuvent arriver plus tard, comme le montre cette troupe de babouins qui ont attendu trois jours sur le bord de la route, où leur ami avait été percuté et tué par une voiture en Arabie saoudite. Lorsque le conducteur est réapparu, un babouin a alerté les autres et le groupe a caillasse la voiture et arraché le pare-brise.

Le 26 décembre 2007, la colère de Tatiana<sup>44</sup> l'a motivée à s'échapper. Elle n'a attaqué que les individus qui lui apparaissaient comme une menace ou une nuisance. Alors qu'elle aurait pu s'échapper du zoo à n'importe quel moment, elle a visiblement préféré se venger.

En Russie, les tigres sibériens et les humains avaient l'habitude de cohabiter en harmonie. Entre 1992 et 1994, un quart de la population de tigres a été tué pour la médecine et leur peau. Vaillant explique dans *the tiger* que « l'entente primordiale avait été perturbée, et le risque d'attaque était devenu majeur »<sup>45</sup>. La société moderne a perturbé la relation entre les humains et les tigres. L'équipe d'inspection des tigres pensait que les victimes n'avaient pas été choisies au hasard, mais qu'elles avaient été explicitement ciblées dans le cadre d'un complot plus vaste de vengeance soutenue des tigres.

Il est fort probable que les attaques de Tilikum<sup>46</sup> n'étaient pas des accidents mais plutôt des meurtres par vengeance. Les orques se souviennent des individus qui les ont blessés, de même que les éléphants. D'ailleurs les attaques de baleines sur les dresseurs sont aussi fréquentes que les attaques d'éléphants sur leurs maîtres de cirque.

---

<sup>43</sup> M. BEKOFF, *The animal manifesto*, p.70

<sup>44</sup> cf annexe « Tatiana »

<sup>45</sup> S. COLLING, *op. cit.*, p.43

<sup>46</sup> cf annexe « Tilikum »

L'isolement social, la privation de son environnement naturel sont de fortes incitations à la résistance des animaux. Pour contrer les environnements peu stimulants, les orangs-outans sont connus pour élaborer des plans d'évasion détaillés<sup>47</sup>, ce qui leur offre un bref répit dans des enclos ennuyeux, bien loin de l'étendue luxuriante et de la diversité sociale de l'environnement naturel d'un orang-outan. Le fait que leurs enclos aient été continuellement modifiés par les gardiens pour empêcher d'autres évasions met en évidence leur capacité d'action.

Les animaux décrits par Hribal et d'autres montrent comment la plupart de ces actes de résistance violents ont été motivés par les traitements abusifs et les conditions misérables de confinement. « Leurs actions révèlent une mémoire et non un simple conditionnement, une contemplation et non un instinct, et, ce qui est le plus convaincant, une discrimination et non une rage aveugle. [...] les animaux ne s'en prennent souvent qu'à leurs agresseurs, et s'efforcent d'éviter de piétiner les passants. Les animaux, en d'autres termes, agissent avec une conscience morale »<sup>48</sup>.

Cette compréhension de la cognition animale est fondamentalement liée à la question de la résistance et de l'intentionnalité des animaux. C'est une question importante dans notre société influencée par le cartésianisme, qui a longtemps nié que les autres animaux aient une vie sociale et émotionnelle.

## **B. Oppression humaine : domestication, colonisation et capitalisme**

Si la résistance des animaux est ancrée dans un désir de liberté, d'autres facteurs entrent en jeu. Les transformations agricoles, industrielles, commerciales et urbaines modernes sont bien plus qu'une histoire de l'humanité

La domestication a principalement consisté à apprivoiser, contrôler et supprimer la résistance des animaux par un processus violent. Contrairement aux récits dominants selon lesquels la domestication a permis le progrès humain, la capture, le confinement et l'élevage des animaux ne favorisaient pas une société pacifique mais a au contraire fait émerger des sociétés encourageant la guerre et la violence à grande échelle. L'exploitation, le confinement, l'élevage et la mise à mort des animaux domestiqués sont liés à la violence entre les tribus, qui ont conduit à des divisions de classes, à une violence généralisée et à l'essor du capitalisme

---

<sup>47</sup> cf annexe « Ken Allen »

<sup>48</sup> J. HRIBAL, *op. cit.*, p.31

mondial et du colonialisme à partir du XVI<sup>e</sup> siècle. La colonisation européenne s'est appuyée sur le travail forcé des animaux pour la militarisation, leur abattage pour les rations et leur besoin en pâturage pour justifier l'accaparement des terres qui appartenaient aux communautés indigènes.

Les bisons font partie des nombreux animaux vivant en liberté qui ont beaucoup souffert du début de la colonisation américaine. Une histoire publiée dans le journal *Edinburgh* en 1832 nous rappelle comment les bisons ont résisté à la violence coloniale. Un chasseur rencontre deux bisons sur sa route, il en tue un et l'autre s'échappe. Puis il revient clairement pour se venger du chasseur. Il le poursuit « déterminé dans son ressentiment »<sup>49</sup>. L'histoire reflète une époque où les bisons ont dû faire face aux intrusions violentes des colonisateurs et leur ont sûrement résisté. Les millions de bisons qui parcouraient autrefois les plaines en grands troupeaux sauvages ont été largement éradiqués. Aujourd'hui, la plupart vivent en captivité, mais ces individus conservent les tendances défiantes de leurs ancêtres.

Entre le XVII<sup>e</sup> et le début du XX<sup>e</sup> siècle, avec l'expansion capitaliste de l'ère moderne, un nombre toujours croissant d'animaux travaillaient. L'augmentation de la production n'a fait qu'accroître leur résistance. Les propriétaires de l'industrie animale ont fréquemment cherché de nouveaux moyens de contrôler les corps des animaux : des manuels pour « briser » leur esprit et détériorer leur force étaient très courant au XIX<sup>e</sup> siècle. L'avènement de la charrue a entraîné une plus grande résistance des animaux et cette lutte croissante a forcé les propriétaires à négocier les limites de cette exploitation. La charrue a eu non seulement des répercussions sur la vie des animaux mais elle a marqué une nouvelle division sociale du travail. Hribal avance que les animaux font leur entrée dans la classe ouvrière.

En 2017 à Washington, quand un cochon a sauté d'un camion l'emmenant à l'abattoir, il est resté une heure sur le bord de la route. Le conducteur est venu le récupérer quand il s'en est rendu compte, et a continué pour l'abattoir. Un journaliste a décrit la scène : « comme c'est le cas pour beaucoup, le cochon a été vaincu par les obstacles infranchissables et les engrenages écrasants de notre dystopie moderne. »<sup>50</sup>

Dans l'économie capitaliste, la captivité des orques a été immensément lucrative. Arrachés à l'océan et à leur famille, les orques captifs sont forcés à nager en rond dans des petits bassins avec de l'eau traitée chimiquement. Ces conditions émergent dans une société qui

---

<sup>49</sup> S. COLLING, *op. cit.*, p.25

<sup>50</sup> Eric GRUNDHAUSER, <https://www.atlasobscura.com/articles/pig-escape-truck-highway-waterpark>

priorise le profit et définit les animaux non-humains comme des « propriétés ». L'expression de la légitime défense de Tilikum<sup>51</sup> était un produit de sa captivité dans la société capitaliste. Il n'y a pas de cas d'orques blessant un humain dans la nature. C'est sous la domination humaine que les comportements changent. Les privations qu'ils subissent les poussent souvent à résister.

La résistance des tigres en Russie<sup>52</sup> ne se produit pas dans le vide. Le capitalisme mondial et son inévitable aggravation de la pauvreté et du désespoir ont alimenté un déséquilibre de pouvoir entre les humains et les tigres. Certains tigres ont reçu plusieurs balles avant de se révolter. Il ne fait aucun doute que le « pourquoi » de la résistance animale s'explique par la perturbation de la nature causée par la société moderne et par un fort sentiment d'injustice.

Outre la violence humaine directe, les animaux subissent également les changements climatiques, la déforestation et la pollution causés par l'humain. La civilisation humaine empiète et colonise toujours plus le territoire des animaux, qui ne trouvent plus d'endroits pour se réfugier. « Rachel Carson a qualifié cette violence de « guerre de l'homme contre la nature » et tant qu'elle se poursuivra, ceux-ci n'auront d'autre choix que de résister »<sup>53</sup>. Les processus mondiaux de domestication, colonisation et capitalisme ont façonné les relations contemporaines entre l'humain et l'animal et ont poussé les animaux à résister à grande échelle aux oppresseurs humains. Cette résistance est due à la fois au traitement qu'ils subissent directement, et aux conséquences indirectes de ces processus sur leur environnement, comme la destruction croissante de leur habitat. « Le seul recours des animaux soumis à la violence quotidienne [...] par les humains qui sont complices ou qui mettent en œuvre ces pratiques est de résister [...] L'histoire de l'oppression animale est intimement liée à l'histoire de la résistance animale. »<sup>54</sup>

---

<sup>51</sup> cf annexe « Tilikum »

<sup>52</sup> cf partie III. A.

<sup>53</sup> S. COLLING, *op. cit.*, p.32

<sup>54</sup> S. COLLING, *op. cit.*, p.35

## **Chapitre 2. Impacts et conséquences de la résistance des animaux sur le système spéiciste**

### **I. Résistance au changement**

Les évasions d'abattoirs mettent en lumière la dissonance cognitive qui existe dans une société qui considère les animaux individuels que nous personnalisons, tout en continuant à en assassiner des milliards. Les stratégies de distanciation protègent les entreprises en assurant l'exploitation de ceux qui ne sont pas des sujets mais des statistiques. La distanciation se fait pas les frontières physiques, les catégories hiérarchiques (classe, race, genre, espèce), et la distance linguistique. Dans une société capitaliste qui donne la priorité au profit et qui considère les êtres vivants comme des biens, les chances de ceux qui parviennent à franchir les obstacles auxquels ils se heurtent sont toujours très peu élevées. Pourtant, les animaux continuent de se battre contre les mécanismes et les idéologies qui empêchent leur liberté. Quelle stratégie la société met en œuvre pour contrer la résistance et continuer à dominer les animaux ?

#### **A. Décentralisation des abattoirs : plus loin des regards**

Les inclusions et exclusions des animaux dans la ville sont dues à de nombreuses préoccupations : santé, hygiène, morale et urbanisation. L'hygiène moderne est souvent mentionnée comme la raison pour laquelle les abattoirs ont été supprimés des centres-ville.

Au milieu du XIXe siècle, on comptait deux-cent-six abattoirs dans toute la ville de New-York. À partir des années soixante, la stratégie de l'industrie de la viande a été de devenir invisible en mettant à distance les abattoirs des centres villes. Colling soulève que les animaux d'élevage échappés sont une des raisons pour laquelle les abattoirs et les animaux vivants ont été exclus de New York. La présence de ces animaux dans les rues était contestée, il y avait une pression pour les bannir de l'espace public : en effet, le « bétail en fuite »<sup>55</sup> amène les gens à se retrouver face à leur « viande ». D'après les recherches de Philo, une stratégie comparable a été mise en place à Londres au XIXe siècle. Les animaux présents en ville étaient perçus comme dangereux. Tout le monde était témoin de la maltraitance et de la

---

<sup>55</sup> S. COLLING, *op. cit.*, p.54

souffrance qu'ils subissaient et cette « cruauté à leur égard était considérée comme un affront à la moralité et à la stabilité économique de l'époque victorienne. Les perturbations causées par les animaux entraient en conflit avec le mythe d'une constitution moderne civilisée »<sup>56</sup>. La ville étant de plus en plus identifiée comme « un lieu pour les gens plutôt que pour les bêtes »<sup>57</sup>, les solutions pour en retirer les animaux d'élevage a été de les reléguer en périphérie et à la campagne. Ce retrait a « marqué la séparation entre l'humain et le « bétail », et la délimitation croissante entre l'urbain et le rural »<sup>58</sup>.

## **B. De nouvelles technologies pour contrer les résistances**

Tim Ingold nous rappelle que le principale but de la violence est de réprimer la résistance. Même les formes extrêmes de domination qui semblent dépourvues de tout mouvement ou résistance sont en fait le produit de formes actives de résistance créative de la part de ceux qui sont subordonnés ; une résistance que s'approprie ensuite le processus de domination.

Les animaux ont été élevés non seulement pour être plus productifs pour la consommation humaine, mais aussi pour éliminer les caractéristiques naturelles qui pourraient les aider à s'échapper. Les humains ont éliminé les gènes résistants en favorisant les caractéristiques de complaisance et de conformité. La stérilisation, qui s'est développée au milieu du XIXe siècle pour devenir une pratique standard, ne privait pas seulement les capacités de reproduction mais diminuait la force et la puissance des travailleurs « gênants ». La domestication vise à supprimer la résistance des animaux, mais les humains ne sont pas encore parvenus à l'éliminer entièrement. Pour contrer cette résistance, les propriétaires et directeurs de fermes et d'autres entreprises à partir du XVIIe siècle ont développé, amélioré et standardisé une variété de moyens et de méthodes : l'éperon, la bride et le mors, la cravache ou le fouet à taureau ont été améliorés, la pratique de l'étourdissement, l'ablation des cornes et des pratiques d'immobilisation et de violence ont été inventées pour empêcher de courir, de sauter, de voler et de griffer. Ces pratiques se poursuivent encore aujourd'hui, de même que celle de « brisage » des animaux. Si toutes ces méthodes échouaient, et que les animaux parvenaient à s'échapper, ils étaient mis à prix. Enfin, il restait une dernière mesure, à savoir la peine capitale. Les résistants étaient pendus à mort lors de spectacles et de festivals. La violence

---

<sup>56</sup> S. COLLING, *op. cit.*, p.53

<sup>57</sup> *Ibid*

<sup>58</sup> *Ibid*

sociétale envers les animaux s'est institutionnalisée. Certains paysans, craignant que les animaux résistants apprennent aux autres individus captifs des manières de résister, vont les tuer de peur qu'ils transmettent leur connaissance.

Dans les abattoirs, la volonté de vivre des animaux est mise en évidence par les structures complexes conçues pour empêcher leur résistance et leur fuite, comme les goulottes étroites, les couloirs et les hottes, ainsi que le plancher d'abattage vers lequel ils mènent. A la fin du XXe et début du XXIe siècle, les technologies de contrôle se modernisent : drone, caméra thermiques, taser, etc. Leur utilisation a augmenté pour capturer les animaux en fuite

Dans les zoos, les évasions sont si fréquentes que certains d'entre eux exigent que le personnel suive une formation régulière sur les protocoles d'évasion des animaux.

D. Wadiwel explique dans « Do fish resist ? » que l'hameçon, les filets ou l'aquaculture sont trois technologies de pêche qui ont été inventées pour contenir la résistance créative des poissons, insaisissables à la main. Les poissons sauvages ne sont pas seulement rares parce que les humains ne peuvent pas les trouver ; ils sont rares parce qu'ils échappent à la capture. L'aquaculture résout ce problème en « domestiquant » les poissons dans des « fermes ». La domestication est une solution à la résistance animale qui a été appliquée efficacement aux animaux terrestres pendant des millénaires. Elle est maintenant appliquée sérieusement aux poissons.

Tous ces exemples sont encadrés par la compréhension du fait que ces technologies visent précisément à contrer et à réprimer la résistance : la technologie elle-même nous renseigne sur la politique active de résistance impliquée dans les pratiques de pêche et d'élevage.

### **C. Minimisation des actes de résistance**

Il y a fréquemment des fuites et des combats, mais nous ne sommes pas au courant. Est-ce caché par les institutions, ou simplement pas reporté?

Les industries animales qui s'investissent dans le maintien du statu quo déploient des efforts considérables pour minimiser la résistance des animaux, « suggérant que ceux qui s'échappent sont une anomalie ou qu'ils manquent de conscience et agissent par pur instinct »<sup>59</sup>. Hribal illustre bien ce phénomène dans *Fear on the animal planet* en analysant les stratégies des zoos et des cirques. Tout d'abord, le personnel des établissements rassure le public en affirmant que cette résistance est rare et que les évasions et les attaques sont

---

<sup>59</sup> S. COLLING, *op. cit.*, p.55

exceptionnelles. La deuxième étape consiste à démentir la résistance des animaux qu'ils détiennent en niant leur agentivité. Ils réduisent les événements à des accidents, en expliquant que la seule chose qui les pousse est l'instinct. Troisièmement, les institutions s'engagent à empêcher que de tels incidents ne se reproduisent, en annonçant des modifications du système de captivité (murs plus solides, formation poussée des employés, isolement ou "formation" supplémentaire pour les animaux qui se vengent, voire même meurtre des vengés). Enfin, pour contrôler et limiter l'information, la dernière étape consiste à gérer les relations publiques pour présenter l'établissement sous un jour positif. Les zoos vont par exemple mettre en avant des objectifs de conservation. Lorsqu'un animal est particulièrement résistant, les zoos peuvent faire appel à un intermédiaire pour le vendre sur le marché noir. Ils ne perdent ainsi pas d'argent, et font disparaître le problème en se déchargeant de leurs responsabilités.

Nous voyons le même procédé dans *Blackfish* qui présente la réalité de la captivité des mammifères marins. Le film met en évidence un « refus délibéré de SeaWorld de reconnaître la souffrance et l'agitation résultant de la captivité, et un département des relations publiques qui rejette automatiquement la responsabilité sur leurs formateurs en cas de catastrophe »<sup>60</sup>. Le parc présente Tilikum comme un cas rare et le qualifie de « pomme pourrie ». Comme l'explique Michael Loadenthal, les médias grand public se livrent à un exercice rhétorique pour expliquer les actions de Tilikum, et des animaux résistants en général, en termes d'imprévisibilité accidentelle et non de domination provoquant la rébellion, évitant « les discussions sur la domestication, le spécisme et la domination des animaux non humains pour le divertissement »<sup>61</sup>. Les médias atténuent régulièrement la résistance des animaux en plaçant leurs histoires dans les sections « faits divers » : Sarat Colling a fait une analyse sémantique du choix des mots dans la presse. Le même discours est souvent utilisé à l'aide d'adjectifs péjoratifs, de ton humoristique et de ridiculisation, ce qui dissimule la dimension politique. Qu'elles soient minimisées ou exagérées, les situations sont toujours considérées comme des exceptions et « l'humour sert à masquer les sentiments inconfortables qui surgissent lorsque des personnes font preuve d'empathie envers des animaux particuliers tout en continuant à consommer d'autres animaux »<sup>62</sup>.

---

<sup>60</sup> S. COLLING, *op. cit.*, p.38

<sup>61</sup> Michael LOADENTHAL, « Operation Splash Back!: Queering Animal Liberation Through the Contributions of Neo-Insurrectionist Queers », in *Journal for Critical Animal Studies*, p.84

<sup>62</sup> S. COLLING, *op. cit.*, p.87

Les médias font souvent référence aux animaux qui se sont échappés comme étant spéciaux ou uniques, ayant « gagné leur liberté ». En général, si l'animal a été compliqué à récupérer, il est considéré comme ayant des facultés extraordinaires et mérite d'être gracié, contrairement à ceux qui n'arrivent pas à s'échapper, et méritent donc la mort. Cela renforce l'idée que seuls ces individus méritent la liberté et qu'il est acceptable que d'autres animaux restent en captivité en raison d'un supposé manque d'intelligence ou d'ingéniosité, et hiérarchise la vie en fonction des capacités (ce qui est une forme de capacitisme). De nombreux animaux sont handicapés, souvent en raison des pratiques d'élevage, et il peut être particulièrement difficile pour eux de résister en s'échappant. Ces mécanismes « servent à dissuader le consommateur de questionner le système d'exploitation »<sup>63</sup>. Depuis sa création, le New York Times a publié des dizaines d'articles sur les évadés des abattoirs. Ils sont souvent décrits en termes de déviance, d'étrangeté et d'anormalité. Pathologiser la résistance est une autre façon pour le spécisme de taire la dissidence et leur motivation, qui se croise avec le capacitisme.

Dans une salle des ventes aux enchères à Washington, une vache résistait et défiait le système qui la séparait de son veau, mais au lieu de reconnaître sa douleur, l'acheteur la considère comme « psychotique » et son refus de renoncer a été interprété comme de la folie.

Considérer les animaux qui s'enfuient comme plus intelligent ou ayant une plus grande volonté de vivre est une solution facile qui permet d'ignorer la résistance des animaux et rester dans le déni de la réalité de l'exploitation. Mais l'empathie suscitée par ces individus peut amener à une prise de conscience globale. Face à ces événements, de nombreuses réactions émergent.

## **II. Prise de conscience et changement**

Il s'agit de découvrir ici dans quelle mesure les animaux résistants permettent de transformer la conscience du public. D'innombrables individus comme Emily ont résisté aux frontières des lieux de captivité : les animaux remettent en question le système oppressif qui asservit, marginalise et tue d'innombrables animaux chaque année et quelque soit l'issue, ils ont un impact sur le monde autour d'eux.

---

<sup>63</sup> S. COLLING, *op. cit.*, p.10

## A. Individuel

Quand on pense aux dix milliards d'animaux d'élevage qui sont tués chaque année pour la consommation humaine, il est difficile de les considérer comme des individus et de susciter de la sympathie. Ils ne sont identifiés que par une étiquette signifiant leur statut de propriété. Ainsi, lorsqu'un animal s'échappe, si quelqu'un l'a surnommé, cet animal aux yeux du public est reconnu comme une personne et non plus un objet. Les fugeurs peuvent ainsi créer l'effet positif d'inciter les gens à vivre plus en accord avec leurs valeurs.

En 2012, un veau s'échappe d'un abattoir dans le New Jersey. Son escapade a fait la une des journaux après que des images aient montré la police en train de le poursuivre. Un article qui suivait la vidéo a récolté plus de quatre cent commentaires. Plusieurs personnes ont indiqué qu'elles avaient été inspirées pour arrêter de manger des produits animaux. Tout comme Molly<sup>64</sup>, dont la couverture médiatique révèle qu'elle a inspiré de nombreuses personnes à manger végétal. Le véganisme, comblant la dissonance entre les animaux que nous aimons et ceux que nous mangeons, est une solution « efficace et moralement cohérente pour lutter contre l'exploitation des animaux »<sup>65</sup>.

Le courage et la détermination des évadés, comme Emily<sup>66</sup>, peut changer le récit de la signification des animaux dans la société humaine et amener les gens à défendre les animaux de nombreuses manières. Son évasion a provoqué une transformation de la conscience qui s'est traduite par des changements tangibles dans la vie : des artistes ont été inspirés, des gens ont ouvert les yeux sur la violence de l'industrie laitière, Sharlet Ramsland a même ouvert un sanctuaire.

La nouvelle de la mort de Tyke<sup>67</sup> a suscité l'indignation et a fait grandir l'intérêt pour les éléphants de cirque : beaucoup ont rejoint ou fait des dons à des organisations de défense des droits des animaux. Deux personnes ont même décidé de créer un sanctuaire pour les éléphants âgés des cirques et des zoos. Tyke a été le catalyseur de ce projet explique la cofondatrice Carol Buckley. Situé dans le Tennessee, il a ouvert ses portes en 1995.

Les histoires d'Emily ou Tyke nous montrent que les événements de résistance sont de puissants enseignements, incitant souvent à des changements individuels. Examiner la

---

<sup>64</sup> cf annexe « Molly B. »

<sup>65</sup> S. S. COLLING, « Animals without Borders: Farmed Animal Resistance in New York », 2013, p.107

<sup>66</sup> cf annexe « Emily »

<sup>67</sup> cf annexe « Tyke »

résistance animale, essayer de comprendre pourquoi les animaux résistent, apparaît en opposition directe à la stratégie de distanciation des entreprises.

## **B. Sociétal**

Lorsqu'ils interrompent la façon dont la société est organisée, les animaux qui étaient cachés derrière les multiples frontières construites par les humains, deviennent visibles. Ils modifient leur environnement et façonnent non seulement les individus, mais également la société, la politique et la culture à travers l'histoire.

### **a) réaction de la presse et visibilité**

Combien d'articles de presse et de journaux télévisés ont raconté l'histoire de Tyke ? L'analyse des médias est importante pour comprendre dans quelle mesure les animaux échappés perturbent le paradigme dominant de l'exceptionnalisme humain.

Sarat Colling a essayé de recenser les évasions à NYC : douze histoires d'évasion publiées, trente à cinquante oiseaux et deux à trois grands animaux par an, un chiffre qu'elle considère sous estimé, mais cela participe tout de même à la visibilisation de la résistance. La presse, suivant le choix des mots, peut objectiver l'animal ou au contraire le présenter comme un individu. Les articles grand public donnent une idée des représentations populaires des évadés, tandis que les récits des travailleurs des sanctuaires, que ce soit à travers des interviews, des livres ou des blogs, contribuent à la compréhension des évadés. Lorsque Emily s'est échappée, le média local a chroniqué sa fuite. Cela en fait une héroïne et a mené à un réseau de solidarité qui l'a nourrie et protégée. Les habitants ont même érigé une statue en son honneur.

Avant l'existence des médias sociaux et des sanctuaires d'animaux d'élevage, il était difficile de rallier un large soutien pour les vaches en fuite dans les rues de la ville, mais une lettre en faveur du bien-être des animaux publiée dans le New York Times en 1954 montre que certaines personnes étaient profondément concernées. Réagissant au traitement d'un bœuf qui s'était échappé d'un abattoir appartenant à la NY Butchers Dressed Meat Company, Katherine A. Park, au lieu de décrire les animaux échappés comme les auteurs de troubles, ce qui était courant à cette époque, désigne les humains qui ont perpétré et laissé se produire

cette violence. Elle exprime son inquiétude pour le bœuf, mais aussi pour les implications de la cruauté envers les animaux dans la société humaine.

Les êtres humains sont plus enclins à éprouver de l'empathie pour les individus que pour les grands groupes et convaincre les gens d'éprouver de l'empathie pour les milliards d'animaux non humains en captivité peut être un défi. Relayer les histoires de fuite, les nommer rend visible l'individualité des animaux captifs. Ils attirent l'attention du public, qui les voit comme quelqu'un et plus quelque chose. Tandis qu'aux siècles précédents, il était aisé de cacher la résistance d'un animal, aujourd'hui, au XXI<sup>e</sup> siècle, plus rien n'échappe aux réseaux sociaux. Un animal qui fugue dans les rues peut être filmé n'importe où dans le monde, et devenir virale dans les médias. Ces récits peuvent alors atteindre un large public et susciter un éventail de réactions. Entrer dans la sphère publique peut parfois avoir des conséquences inespérées pour ces animaux. Comme pour Queenie, une vache échappée d'un abattoir, qui a été capturée et devait y être renvoyée : les médias nationaux l'ont rendue célèbre et le propriétaire de l'abattoir a accepté de la remettre à Farm Sanctuary. Les entreprises animales utilisent des stratégies de distanciation pour cacher leurs moyens de production, mais les animaux échappés provoquent une rupture physique et conceptuelle en occupant des espaces où ils sont considérés comme "déplacés". Lorsque le public rencontre des animaux en fuite, ces individus sont reconnus comme ayant une conscience propre et unique.

## **b) droits des animaux**

L'origine des droits des animaux et du végétarisme se trouve dans l'histoire de la résistance. Elle prend racine dans l'histoire du mouvement pythagoricien moderne - un mouvement qui s'est étendu des années 1640 aux années 1790. Du nom de l'éminent philosophe grec, les pythagoriciens refusaient d'exploiter les autres animaux. Quelques Quakers du début et du milieu du XVIII<sup>e</sup> siècle ont fini par reconnaître et comprendre les liens entre esclavage et exploitation animale. Certains y ont participé et s'y sont opposés par la suite. Ils ont non seulement boycotté l'utilisation du rhum et du sucre pour protester contre ce système d'exploitation ; mais également la chair, la graisse et la voiture à cheval. Le début des années 1800 a vu une croissance significative de l'acceptabilité sociale d'un régime végétal. Au milieu du siècle, le mot « végétarien » lui-même est devenu un terme actif. La première société végétarienne a été fondée en 1847 au Royaume-Uni, et la première aux États-Unis trois ans plus tard.

Au cours des XIXe et XXe siècles, les chevaux, les bœufs, les mules et les ânes ont été remplacés par des moteurs et des machines. Hribal dans « *Animals, Agency, and Class/ Writing the History of Animals from Below* » attribue ce changement en partie à l'action des animaux. L'autre facteur étant la promotion politique des organisations de défense des droits des animaux. Au début du XXe siècle, il y avait environ trente-cinq millions de chevaux et de mules qui travaillaient dans les villes américaines, soit six fois plus qu'au début du siècle précédent. Le nombre de véhicules sur les routes augmentait, ce qui a entraîné l'accroissement de l'intensité et du volume de travail. Cette augmentation de la production s'est accompagnée d'une résistance accrue de la part des animaux - de nouveaux refus d'obéir, ralentissements, pauses non officielles et de nouvelles violences. Les chevaux pouvaient travailler plus fort, plus vite ou plus longtemps mais ils refusaient de le faire, contrairement au moteur. Enfin, les entreprises utilisant des chevaux, et toutes celles qui en dépendent, ne pouvaient plus traiter leurs employés en toute impunité. En effet, au milieu du siècle, le mouvement de défense des droits des animaux est devenu une force sérieuse. Au tournant du siècle, la législation sur la défense des droits commence à faire l'objet de campagnes de plus en plus fréquentes au sein du Parlement. Les premières lois anglaises reconnaissant les droits des chevaux, bientôt suivies par les bovins, seront adoptées en 1822. Ces lois obligent les employeurs, sous peine d'amende, à offrir des conditions de travail sûres et saines à leurs travailleurs. C'est grâce à cette résistance combinée - des chevaux, des mules et des humains - que la transition historique de la traction animale à la traction à moteur a eu lieu. Les animaux ont gagné les négociations et ont arrêté de travailler. La première organisation officielle, dédiée uniquement à ce type d'action politique, a été créée deux ans plus tard à Londres : la Society for the Prevention of Cruelty to Animals. De l'autre côté de l'Atlantique, l'American Society for the Prevention of Cruelty to Animals a été fondée à New York en 1866. À la fin du siècle, des centaines d'institutions similaires existaient déjà en Europe et aux États-Unis

Tyke est morte avant d'avoir pu expérimenter la vie en dehors du cirque, mais sa résistance a permis de sauver d'autres animaux de la captivité et d'inspirer des changements sociaux. Sa mort a alimenté le débat autour de la captivité et a permis de faire évoluer la législation sur les cirques en Californie. Son histoire a fait l'objet d'une couverture internationale et la campagne mondiale contre l'utilisation des éléphants dans l'industrie du spectacle s'est fortement intensifiée. S'en est suivi des protestations, des boycotts et des poursuites judiciaires à l'encontre du cirque, du « propriétaire » de Tyke et de la Hawthorn Corporation, ainsi que contre la ville d'Honolulu et l'État d'Hawaï. Bien que l'interdiction d'avoir des animaux

sauvages dans les cirques à Honolulu ait échoué à une voix près, à ce jour, aucun autre cirque avec des animaux sauvages ou des éléphants n'a été introduit dans la ville.

La détresse et la résistance de Tilikum ont joué un rôle important en attirant l'attention sur la situation critique des mammifères marins en captivité. *Blackfish* a eu un effet énorme : Seaworld a chuté en bourse et s'est plaint d'avoir perdu près de 16 millions d'euros à cause du documentaire. Des députés et sénateurs de Californie ont fait des propositions de lois visant à interdire la captivité des orques, suite à quoi Seaworld a annoncé qu'elle agrandirait les bassins des orques. Le parc a également été visé par deux enquêtes

### c) remise en question des frontières

Les frontières physiques maintiennent un système qui transforme le corps des animaux en produits à l'abri du regard public. À moins qu'ils ne se présentent sous forme de nourriture, la suggestion est que « les animaux devraient définitivement rester "en dehors" du périmètre de l'existence humaine »<sup>68</sup>. Ces frontières garantissent aux personnes en position privilégiée une distance physique et cognitive. La transgression de ces frontières matérielles attire l'attention sur comment certains corps sont considérés comme appartenant à la société, tandis que d'autres y sont indésirables. Les non-humains sont considérés comme « l'autre », « l'étranger », éloignés de l'espace de la communauté. En refusant de rester confinés et en prenant le contrôle dans les rues, ces animaux influencent les géographies des villes. La géographie animale cherche comment les animaux transgressent, influencent, transforment et déstabilisent les frontières humaines : qu'ils s'échappent de leur enclos ou qu'ils sabotent les outils d'oppression, les animaux refusent la captivité et les rôles auxquels on les assigne. L'étude de Philo sur le bannissement des animaux dans les rues de Londres montre comment les relations de pouvoir d'inclusion/exclusion ne peuvent être séparées de l'espace et du lieu. Leurs transgressions les amènent à occuper des espaces dans lesquels ils sont jugés « déplacés ».

En traversant les frontières physiques (haie, porte...), les animaux qui s'échappent défient l'ordre spatial humain et les notions d'appartenance « en tant que corps possédable »<sup>69</sup> dans l'industrie animale. Ils remettent ainsi en cause leur statut de produit.

---

<sup>68</sup> PHILO Chris and WILBERT Chris, *Animal spaces, beastly places*, Hoboken Routledge, 2000, p.10

<sup>69</sup> S. COLLING, *op. cit.*, p.46

Après avoir franchi les barrières matérielles qui les retiennent en captivité, les animaux échappés peuvent franchir les barrières géographiques : ville, forêt, eau... Ces passages bouleversent les frontières conceptuelles qui déterminent la place des animaux dans la société humaine. Cette liberté implique de se nourrir, de se débrouiller seul et parfois de franchir la barrière des espèces. En 2018, Bonnie, un veau de quatre mois s'échappe d'une ferme et s'enfuit dans la forêt. Après plusieurs semaines, les gens ont commencé à se demander comment le veau pouvait survivre tout seul. Des caméras ont filmé Bonnie qui voyageait, se nourrissait avec un troupeau de cerfs. Les cerfs lui offraient la compagnie après avoir perdu sa famille et lui montraient comment survivre dans la nature. Ils ont probablement aidé Bonnie à éviter d'être capturé : les cerfs tapent des pieds sur le sol pour avertir leur troupeau lorsqu'ils sentent un danger.

Certains animaux domestiqués reviennent à leurs racines sauvages lorsqu'on leur en donne l'occasion. Les fuites d'animaux dans la nature ont conduit à l'établissement de nouvelles populations de leur espèce dans différentes régions du monde. En Amérique et Australie, des populations de chevaux et d'ânes sauvages ont été établies à partir d'ancêtres domestiqués qui ont échappé aux colons européens qui les utilisaient pour le transport. Les visons d'Amérique ont établi des populations vivant en liberté dans toute l'Europe après avoir été importés et s'être échappés de centaines d'élevages de fourrure. Les renards du Canada se sont échappés des fermes à fourrure des îles Vancouver, en Colombie britannique, et se sont établis dans la forêt de Sayward. Souvent, les évadés établissent des populations loin de leur environnement d'origine. Les animaux échappés et leurs enfants sauvages sont la preuve vivante que la civilisation humaine n'a jamais été capable de contrôler totalement la nature non humaine. Les issues pour ces individus sont variées. Ils bouleversent les frontières du domestiqué et du sauvage : certains affectent leur environnement et établissent de nouvelles populations mais d'autres sont capturés ou tués. Dans une société qui relègue les animaux au rang de marchandises, l'issue pour les animaux qui résistent dépend souvent des décisions humaines. Mais en s'opposant aux places qui leur sont attribuées par les humains, les animaux commencent à forger leurs propres « autres espaces »<sup>70</sup>, créant ainsi leurs propres « lieux bestiaux »<sup>71</sup>.

---

<sup>70</sup> C. PHILO and C. WILBERT, *op. cit.*, p.19

<sup>71</sup> Ibid

En fuguant, les animaux transgressent des frontières conceptuelles et psychologiques : ils ne vivent plus là où l'humain attend qu'ils vivent, ils deviennent des individus et un parmi les dix millions d'animaux envoyés aux abattoirs aux USA chaque année.

Sarat Colling utilise l'approche « Animaux sans frontières »<sup>72</sup> pour remettre en question la division idéologiquement construite de l' « humain » en opposition à tout ce qui est « animal ». Cette approche est inspirée et influencée par l'appel de la féministe transnationale Chandra Talpade Mohanty (2003) en faveur d'un « féminisme sans frontières »<sup>73</sup>. Pour Colling, il faut « reconnaître les différences réelles entre les êtres humains par-delà les frontières, et de surcroît entre les humains et les autres animaux, tout en allant au-delà de ces frontières de manière à construire des ponts et de la solidarité »<sup>74</sup>. Le franchissement des frontières signifie le démantèlement des étiquettes binaires humain/animal et la remise en question de la violence ancrée dans cette division hiérarchique. « Les mesures violentes et excessives en réponse aux animaux essayant de se libérer reflètent l'anxiété que procurent ces transgression et leur entrée dans la sphère d'où ils sont habituellement exclus, mettant en lumière la déconnection entre les consommateurs et la réalité d'élever et tuer des animaux comme produits »<sup>75</sup>.

Le concept de danger de l'étranger de Sara Ahmed permet de comprendre comment l'animal est reconnu comme « quelque chose de redoutable à mépriser ou à retirer de la communauté »<sup>76</sup>. Ahmed suggère que la représentation des étrangers est avant tout un processus racial qui sert à renforcer et maintenir certains privilèges économiques et sociaux. En prolongement de cette théorie, Colling soutient que l'identification des étrangers peut également être une pratique spéciste, car certaines espèces sont reconnues et exclues en tant qu'étrangers.

La transgression des murs matériels et symboliques par les animaux sont des moments de rupture de la routine dans un système de mise à mort automatisé et normalisé. Considérer les résistants comme « incontrôlables, sous-humains, fous ou anormaux (en opposition à la

---

<sup>72</sup> S. COLLING, art. cité, p.46

<sup>73</sup> S. COLLING, art. cité, p.47

<sup>74</sup> S. COLLING, art. cité, p.48

<sup>75</sup> S. COLLING, *op. cit.*, p.8

<sup>76</sup> S. COLLING, *op. cit.*, p.90

"normalité", c'est-à-dire à l'humain civilisé) »<sup>77</sup> est une façon de contenir la menace que représentent ces moments de rupture conceptuelle et de « retrouver l'illusion de la normalité »<sup>78</sup>. En franchissant les barrières et en refusant de rester à la place qui leur est attribuée, ces évadés confirment également l'urgence d'inclure d'autres animaux dans les luttes pour une libération totale.

## **Chapitre 3. Comment les animaux s'impliquent dans la lutte pour leur libération et le rôle des alliés humains**

*« There's really no such thing as the voiceless. There are only the deliberately silenced, or the preferably unheard. »*

Arundhati Roy

### **I. Les animaux : des sujets politiques ?**

Hribal critique les nombreux témoignages sur la personnalité et l'agentivité des animaux dans le domaine des études animales pour leurs traitements qui ignorent la dimension politique de l'action animale. La dépolitisation de cette question sociale profite bien évidemment au maintien de l'ordre existant. Le but des activistes, défenseurs des droits des animaux et philosophes est de faire entrer les animaux non-humains dans la sphère de la communauté politique.

D'après Cohen, il y a une rupture historique entre animaux phoniques (animaux non-humains) et logiques (humains), ce qui est le principal obstacle à cet accès : « ce discours permet simplement aux non-humains de devenir des objets politiques muets de représentation plutôt que des sujets de parole, et maintient ainsi l'exclusion des animaux de la communauté politique des sujets parlants. »<sup>79</sup>. Cohen cherche à déconstruire les frontières entre les animaux humains et non humains dans le but de les faire entrer dans la sphère politique en s'appuyant sur la théorie politique radicale démocratique. Ce cadre met l'accent sur les exclusions de frontières, les conflits et la façon dont la contestation de ces frontières crée des sujets politiques : « la reformation de la communauté politique se produit lorsque les groupes

---

<sup>77</sup> S. COLLING, *op. cit.*, p.89

<sup>78</sup> S. COLLING, *op. cit.*, p.89

<sup>79</sup> Aylon A. COHEN, « We Support Circus Animals Who Kill Their Captors », p.277

exclus disloquent l'hégémonie dominante. [...] Mouffe et Rancière identifient tous deux la rupture des frontières de la communauté et l'inclusion des sujets exclus à un processus de subjectivation qui non seulement fait des groupes marginalisés des sujets politiques de la communauté, mais qui refaçonne également la subjectivité de la communauté en question »<sup>80</sup>.

Pour John Stuart Mill, théoricien fondateur de la démocratie, il faut faire preuve d'une capacité d'agentivité, de raisonnement approprié nécessaire à la liberté pour s'autogouverner, ce qui, d'après lui, n'est pas le cas des animaux. Il s'appuie sur la division structurelle que fait Aristote entre humains et animaux grâce au pouvoir de la parole. « La parole sert à indiquer ce qui [...] est juste et ce qui est injuste »<sup>81</sup>, contrairement à la voix, que possèdent également les autres animaux, qui sert seulement à « exprimer la douleur ou le plaisir »<sup>82</sup>. Par cette différence, Mill exclut les animaux de la communauté démocratique. Pour devenir sujet, il faut donc poser la question de la capacité de parole et de la possibilité de communication. Rancière élimine les éléments non linguistiques de l'expression humaine et exclut ainsi les non-humains de la participation politique. Il existe d'ailleurs un discours omniprésent d'"absence de voix" dans le mouvement de défense des animaux. Colling, Parson, Arrigoni remarquent dans « Until all are free », qu' « attribuer l'absence de voix aux animaux non humains peut conduire à leur refuser une voix politique, ce qui exclut la possibilité qu'ils participent ou influencent les domaines politiques »<sup>83</sup>.

Les activistes tentent de rompre l'hégémonie dominante qui exclut les animaux du champ politique, ils s'engagent dans une action politique qui défie les frontières de la communauté démocratique et son contrôle des corps des animaux. Ils ont réussi à faire des animaux des « objets de dispute »<sup>84</sup>, un pas qui les sort de l'exclusion. Mais Cohen remarque que le fait que ce soit les militant.e.s qui agissent à la place des animaux ne permet pas leur resubjectivation : ils n'exercent toujours pas leur capacité de parole, « la division aristotélicienne de la politique entre les objets de la voix et du bruit et les sujets de la parole

---

<sup>80</sup> A. COHEN, art. cité, p.280

<sup>81</sup> A. COHEN, art. cité, p.281

<sup>82</sup> Ibid

<sup>83</sup> COLLING Sarat, PARSON Sean and ARRIGONI Alessandro, « Until All Are Free: Total Liberation through Revolutionary Decolonization, Groundless Solidarity, and a Relationship Framework », in *Counterpoints*, Peter Lang AG, 2104, p.65

<sup>84</sup> A. COHEN, art. cité, p.283

reste intacte »<sup>85</sup>. Pour Jane Bennett, Rancière maintient un « préjugé anthropocentrique »<sup>86</sup> : il confond la parole avec le langage. Les animaux restent en dehors de la communauté politique en raison de leur condition d'animalité : ils n'ont pas la capacité de s'exprimer. Pourtant, la question de la parole ne semble pas primordial lorsque des groupes exclus de la communauté politique ripostent et s'engagent dans des conflits. La réalité de l'exploitation et de l'oppression animale ne pose ostensiblement pas la question de la parole pour que l'on puisse considérer cette situation comme politiquement signifiante.

Ce processus de reconnaissance des animaux dans les sphères politiques et sociales implique de reconnaître que les humains ne sont pas la seule espèce capable de dialoguer (Corman, 2012). En effet, la communication est un domaine plus large que les simples expressions linguistiques, le corps parle aussi. Nous pouvons alors interpréter les manifestations corporelles de rébellion et de refus des animaux comme des moments de parole : ils nous disent quelque chose de leur condition. Tous les sujets parlants souffrent de ce que Latour appelle des « speech impedimenta » : « tout discours nécessite une interprétation »<sup>87</sup>. Les porte-parole vont rendre les discours des animaux, qui sont incapables de parler dans leurs propres langues, visibles et audibles à nos oreilles humaines. Pour exercer cette interprétation critique, ils ont besoin d'une base matérielle : ce que Latour appelle une prothèse de parole. Ces prothèses traduisent des types de communication que nous ne pouvons pas entendre. « Aucun être, pas même les humains, ne parle par lui-même, mais toujours à travers quelque chose ou quelqu'un d'autre » (Latour). Mais ces instruments n'empêchent pas les conflits sur l'interprétation car la « parole indiscutable » n'existe pas et le danger de parler à la place des autres reste présent. Cependant, ce concept permet d'éclairer à la fois la façon dont les animaux contestent leur exclusion politique et la façon dont cette contestation permet aux animaux de devenir des sujets du discours. En effet, Cohen affirme que les « rébellions animales désignent ces non-humains comme des sujets politiques qui initient une réorganisation de l'ensemble de la communauté »<sup>88</sup> : ils contestent leur place en abattoir et zoos, remettent en question le droit de tuer, remettent en cause les modes hégémoniques de pensée, réorganisent les manières d'être et de vivre.

---

<sup>85</sup> A. COHEN, art. cité, p.284

<sup>86</sup> A. COHEN, art. cité, p.286

<sup>87</sup> A. COHEN, art. cité, p.290

<sup>88</sup> A. COHEN, art. cité, p.286

Ces événements illustrent le fait que les animaux sont à la fois des agents de résistance et des sujets de la démocratie. Jusqu'alors exclus du champ du conflit politique, ils forcent leur entrée dans la subjectivité politique et la communauté démocratique. Les porte-parole veillent à ce qu'ils puissent y rester. Selon Best, « Aristote s'est trompé : l'homme n'est pas le seul animal politique »<sup>89</sup>. Il s'agit simplement de noter que la résistance prend inévitablement des formes différentes chez les animaux non humains et humains.

## **II. Rôles des alié·es dans la libération animale**

Best souligne que contrairement aux humains, les animaux ne s'organisent pas collectivement contre leurs oppresseurs, en effet ils ne forment pas de syndicats ou de partis qui sont des institutions formelles propres aux humains. Malgré la lutte à laquelle se livrent les animaux, leur libération ne pourra pas avoir lieu sans les organisations politiques des militant.e.s humains : le sort des animaux dépend de la capacité des humains à démanteler les systèmes spécistes et capitalistes. Bien que ce ne soit pas le seul moyen, ces politiques radicales sont considérées comme une forme nécessaire de soutien aux non-humains opprimés. Même si une vache est parfois capable de se venger de ceux qui lui volent son lait et ses veaux, il faut que des gens soient prêts à fermer l'abattoir où elle sera finalement envoyée. Comment participer à cette libération sans invisibiliser les individus concernés ?

### **A. Amplification des voix et changement de point de vue**

L'amplification de la voix des animaux est une étape essentielle de la mobilisation avec les animaux qui résistent, en tant que coagitants dans la lutte anticapitaliste et anticoloniale. Les alié·es de la libération animale doivent attirer l'attention du reste de la société sur ce que les animaux ont à « dire » pour faire reconnaître que ces êtres opprimés ont une subjectivité, une expérience, un point de vue qui compte. Pour Frédéric Côté-Boudreau, « la libération animale restera inachevée tant qu'elle ne s'intéressera pas au point de vue et aux volontés des individus qu'elle aspire à libérer de l'exploitation humaine. »<sup>90</sup>

---

<sup>89</sup> S. BEST, <https://drstevebest.wordpress.com/2011/01/25/animal-agency-resistance-rebellion-and-the-struggle-for-autonomy/>

<sup>90</sup> Frédéric COTE-BOUDREAU, « Les animaux luttent aussi », in *Ballast*, 2019, p.100

La narration est un moyen puissant d'amplifier la voix des animaux : les employés des sanctuaires partagent les récits de leurs pensionnaires, les fictions nous aident à imaginer les expériences intérieures des animaux (roman, film, théâtre, etc), les universitaires fournissent un contexte historique et social, les activistes des médias sociaux utilisent leurs plateformes pour diffuser des vidéos virales d'animaux en fuite. Partager les histoires de résistance des animaux est une forme de solidarité avec eux : cela permet de centrer les animaux dans leur mouvement de libération et d'élever leurs voix. « La narration est un acte d'interprétation qui transcende les frontières des espèces. »<sup>91</sup>

Eric Baratay, historien, prend en compte le point de vue des animaux pour dépasser une vision anthropocentrée. Pour lui, les animaux constituent les grands oubliés de l'histoire. En s'appuyant sur des travaux récents en éthologie et psychologie qui soulignent les capacités des animaux à agir et à influencer leur environnement, l'auteur leur accorde le statut de sujets agissants et leur redonne toute leur place. Hribal dénonce une vision descendante de l'histoire qui ignore et marginalise les animaux, leur rôle étant souvent perçu comme ne méritant pas d'être pris en considération. Cette perspective dominante est pour lui un obstacle aux relations que nous cherchons à établir avec les animaux. Dans « *Animals, Agency, and Class/ Writing the History of Animals from Below* », il introduit la notion d'Histoire vue d'en bas pour renverser la perspective et raconter l'histoire de la libération du point de vue des animaux. Dans de nombreux travaux, les animaux sont effectivement un groupe minoritaire, mais les récits n'ont pas la perspective d'en bas, les animaux ne sont pas perçus comme des agents mais présentés comme des victimes sans défense utilisés et exploités par les humains. Hribal cherche à comprendre le lien entre l'agentivité et la classe des animaux, et comment ils ont façonné l'histoire, leur redonnant ainsi la place qu'ils méritent. Colling fait appel à ce concept pour rappeler les différentes représentations des animaux évadés : les médias mainstream utilisant le point de vue d'en haut et les « gardiens d'animaux » utilisant le point de vue d'en bas. La vue d'en bas concerne la manière dont les animaux d'élevage s'échappent, et la manière dont nous pouvons connaître les évadés et leurs intentions. Elle s'intéresse aux points de vue des animaux et reconnaît les autres animaux comme des agents de changement social.

Colling donne l'exemple de Davis qui a fait de sa maison un refuge pour les poulets sauvés. Davis a passé du temps avec des poulets et souhaite partager ses connaissances et expériences : elle raconte l'histoire de Viva, en mettant la voix de Viva au micro. En effet,

---

<sup>91</sup> S. COLLING, *op. cit.*, p.126

« Davis devient le microphone de Viva »<sup>92</sup>. Dans un passage sur l'élevage, elle écrit à partir de la perspective imaginaire de Viva. Ces descriptions de Viva comportent des éléments de l'approche féministe décoloniale : Davis est attentif à l'histoire et à la subjectivité spécifiques de Viva, et démontre que Viva a sa propre voix, aussi silencieuse soit-elle.

En considérant la façon dont nous parlons pour ou avec d'autres animaux, Colling se demande si « nous pouvons vraiment les connaître au-delà des frontières des espèces »<sup>93</sup>. Elle reconnaît qu'il est nécessaire de faire entendre leur voix, d'une certaine façon de parler au nom des opprimés, mais met en garde face au danger de tomber dans le rôle du sauveur. Pour éviter cela, il faut « reconnaître et réfléchir à la façon dont les humains ont des limites dans le degré de compréhension des autres animaux »<sup>94</sup>. Ainsi, une approche décoloniale de l'étude de la résistance animale se préoccupe moins de savoir si les humains peuvent comprendre pleinement les intentions des animaux, et plus des circonstances sociales qui rendent possible la solidarité contre la violence. La justice envers les animaux doit être accomplie avec les individus concernés. En d'autres termes, la justice animale – comme les autres formes de justice – doit s'intéresser à ce que les animaux veulent et leur laisser l'espace pour se définir, pour explorer ce qu'ils sont et pour s'exprimer.

## **B. Construire une solidarité avec les animaux : Sauveur·euses Vs**

### **Allié·es**

Les histoires de Tilkum et Tyke démontrent les résultats puissants qui peuvent se produire lorsque les humains agissent en solidarité avec la lutte des animaux. Selon Mohanty, nous devons remplacer les récits de sauveur, présents dans certains discours de défense des animaux, par le concept de solidarité dans la construction de relations au-delà des différences.

En 2010, Bash Back !, un réseau insurrectionnel anarchiste queer, appelle à la solidarité avec Tilkum pour lancer « des actions [...] dans tout le pays pour soutenir l'autonomie et la résistance des animaux »<sup>95</sup>. Il dénonce le discours de libération animale, illustré par le slogan

---

<sup>92</sup> S. COLLING, art. cité, p.56

<sup>93</sup> S. COLLING, art. cité, p.62

<sup>94</sup> Ibid

<sup>95</sup> MichaelLOADENTHAL, art. cité, p.85

*Voice of the Voiceless*<sup>96</sup>, qui appuie la hiérarchie spéciste « en maintenant l'humain comme libérateur et l'animal comme victime passive »<sup>97</sup>. Pour dépasser ce cadre, il préconise la « solidarité totale » qui perturbe « les notions anthropocentriques d'humain-libérateur, animal-captif »<sup>98</sup>. Loadenthal analyse ce cadre, qui d'après lui confère un niveau d'action que le discours plus général sur la libération des animaux ne lui confère pas : il transforme le sujet opprimé en acteur en « donnant un rôle à l'acte de violence », nous éloignant ainsi de l'idée du « fort (humain) » sauvant le « faible (animal) »<sup>99</sup>.

Colling remet également en question la notion de parler au nom d'autres animaux en voulant construire une solidarité avec eux, en essayant réellement d'écouter ceux à qui on refuse la parole et en agissant de concert avec eux. Comme nous l'avons déjà vu, l'interprétation du discours des animaux non humains est toujours discutable mais Colling estime que « garder le silence sur les histoires de ceux dont la parole est ignorée dans la société humaine serait se rendre complice d'une culture d'extrême violence et d'hypocrisie »<sup>100</sup>. L'autrice s'appuie sur la théorie postcoloniale pour construire la notion de solidarité, en opposition avec la libération imposée, ou le fait d'agir en tant que représentant d'un autre marginalisé. En imposant leur volonté politique et leurs croyances, les communautés « sauveuses » font preuve d'un état d'esprit colonial qui peut priver de ses moyens la communauté qu'elle tente de libérer. La solidarité, en apportant un soutien nécessaire, permettrait aux animaux de disposer de l'espace et de l'autorité nécessaires pour résister à leur oppression.

Dans une telle politique qui combine état d'esprit postcolonial et solidarité, on ne tente pas de prendre le pouvoir ou d'imposer un état d'esprit hégémonique aux animaux, mais plutôt de les aider à créer un espace d'autonomie où ils peuvent s'épanouir et développer leurs propres relations et communautés. Cette conception doit se traduire par l'articulation de revendications politiques plus générales : lutter contre les industries animales qui les emprisonnent et les massacrent ; lutter contre l'esprit spéciste que notre culture promeut ; apporter notre soutien et

---

<sup>96</sup> La voix des sans voix

<sup>97</sup> M. LOADENTHAL, art. cité, p.98

<sup>98</sup> M. LOADENTHAL, art. cité, p.80

<sup>99</sup> M. LOADENTHAL, art. cité, p.90

<sup>100</sup> S. COLLING, art. cité, p.52

notre énergie aux espèces et aux individus qui résistent à leurs oppresseurs humains ; et mettre fin aux tentatives humaines d'isoler et de marginaliser géographiquement les non-humains.

Pour remettre en question l'injustice et les systèmes de domination, les alliés de la libération animale doivent agir en solidarité avec les animaux qui résistent : en partageant les histoires de rébellion des animaux et en amplifiant leur voix, et en aidant à créer des espaces protégés où les animaux peuvent s'organiser et être à l'abri de la violence.

### **III. Les sanctuaires : des lieux de résistance**

Les sanctuaires sont des témoins des actes de résistance et des acteurs clés du soutien et de la solidarité. Ils ont un pouvoir de sensibilisation à la fois pratique et symbolique. Ils sont une source d'éducation sur les animaux d'élevage et représentent des exemples concrets de ce que pourrait être une société pacifique sans spécisme dans laquelle d'autres façons de vivre avec les animaux sont possibles, où les non-humains existent pour leurs propres raisons, et non pour l'utilité humaine. Pour les résistants animaux qui y parviennent, les sanctuaires ne sont pas seulement un moyen important de sortir de l'oppression, ils sont aussi un nouveau départ. Les sanctuaires offrent aux animaux un endroit où ils peuvent vivre leur vie sans danger en recevant des soins de santé, un espace pour s'épanouir en tant qu'espèces et en tant qu'individus, un soutien émotionnel de la part de leurs soignant.e.s humain.e.s. Ils sont un excellent exemple du potentiel des résidents des sanctuaires à devenir des membres engagés d'une communauté inter-espèces juste.

Le sanctuaire d'Avalon se définit comme « un lieu de vie et de résistance pour les animaux »<sup>101</sup> où chaque animal est à l'abri des perceptions anthropocentrées et où les espaces de vie sans frontières artificielles sont favorisés. Prendre le temps favorise des moments de qualité, permet des périodes d'observation et d'apprentissage plus diversifiées et ce, sans rapport de domination. Le sanctuaire propose d'accompagner un groupe social, ce qui permet de faire preuve de compassion et d'empathie avec d'autres personnes animales, de parler d'elles à son entourage, de communiquer leurs parcours dans l'exploitation animale et de rendre visible celles qui la subissent encore. Le Sanctuaire d'Avalon insiste sur le fait que ce n'est pas un espace de bien-être et de ressourcement humain mais un lieu de vie pour les animaux qui échappent à l'exploitation et un espace militant de libération animale et

---

<sup>101</sup> <https://sanctuaire-d-avalon.org/>

d'écologie radicale. Cela garantit une vision plus globale et une meilleure compréhension du contexte écologique des animaux et de la lutte politique de libération.

Le Vernou est un sanctuaire qui affirme offrir un espace de résistance et de vie sans conditions aux victimes et rescapés de maltraitance, de cirques et d'abattoirs. L'association joue aussi un rôle pédagogique et politique en accueillant du public autour de chantiers participatifs, visites du sanctuaire, ateliers de cuisine végétane pour enfants. Les animaux libérés ne peuvent pas vivre dans le monde spéciste où ils sont exploités et opprimés. Le sanctuaire leur offre un endroit sécurisé où les militant.e.s sont des camarades, des allié·es et pas des sauveur·euses.

Le sanctuaire 269 se définit comme un « espace de résistance et de reconquête »<sup>102</sup> où le combat s'incarne dans des individus et non pas dans une masse. Ce ne sont pas les dominants qui luttent au nom des dominés mais au contraire, des camarades. Les individus non-humains ont besoin de complices, pas de sauveur·euses. Les activistes de 269 voient les sanctuaires comme l'espoir d'une amorce de stratégie politique nouvelle. Les résultats ne sont pas immédiatement visibles, mais cette stratégie peut permettre à la lutte antispéciste de prendre une nouvelle orientation prometteuse et porteuse de victoire.

Les récits des travailleur·euses des sanctuaires, que ce soit à travers des interviews, des livres ou des blogs, contribuent à la compréhension des points de vue et des manières d'être au monde des animaux évadés et à montrer qu'ils ne sont pas des exceptions. Bien que de nombreuses personnes aient été socialisées pour croire que certains animaux existent pour les plaisirs humains, les sanctuaires abolissent cette frontière. Offrir aux visiteur·euses la possibilité d'entrer en contact avec leurs pensionnaires est une façon pour les sanctuaires d'encourager les gens à questionner ces pratiques, d'avoir une influence sur la prise de conscience. L'individualité des résidents est mise en lumière et les gens voient que chaque animal exprime sans équivoque sa volonté de vivre. La présence d'animaux de ferme comme compagnons dans les espaces urbains interrompt les idées normalisées sur leur place.

Au-delà du cadre traditionnel, les sanctuaires ont le potentiel de devenir des lieux qui modèlent des communautés multi-espèces justes dans lesquelles les membres deviennent des influenceurs autodéterminés. « Écouter la voix des animaux, tenter de les inclure dans la prise de décision, leur donner l'autonomie nécessaire pour suivre et développer leurs intérêts, et leur

---

<sup>102</sup> <https://www.youtube.com/watch?v=QM0Dqd0bTvY>

fournir des espaces et une intimité sont les principaux principes de cette vision »<sup>103</sup>. Les sanctuaires sont continuellement réorganisés en réponse à l'action des animaux. En imaginant et pratiquant de « nouveaux modes de relation au-delà des frontières des espèces »<sup>104</sup>, ces lieux remettent en question les hiérarchies humain-animal et fournissent « des espaces de résistance et de solidarité multi-espèces »<sup>105</sup>.

## Conclusion

Au XXI<sup>e</sup> siècle, on commence à documenter et à analyser des cas réels de résistance animale. Toutefois, le concept de résistance animale est encore controversée. Il s'agit d'un discours à développer, à explorer et à étudier sous de nouvelles perspectives. Mais qu'ils soient intentionnelles ou pas, les actes transgressifs des animaux façonnent le monde et remettent en question le paradigme de la domination humaine. Alors que des milliards d'animaux sont prisonniers de ce système, certains d'entre eux parviennent à s'échapper, à se venger, à négocier ou refuser le travail.

L'agentivité est une facette importante pour comprendre la résistance des animaux. Alors qu'il est aujourd'hui largement admis que les animaux ont des émotions et une vie intérieure, il existe des désaccords sur l'intentionnalité dont ils peuvent faire preuve. Mais au regard de tous les événements analysés, il est difficile de nier leur capacité de rébellion et de résistance à l'oppression.

Les violences subies quotidiennement poussent les animaux à prendre des risques, mais leur résistance est aussi enracinée dans les processus mondiaux de domestication, colonisation et capitalisme.

La présence de résistants animaux dans la sphère publique peut susciter de profonds sentiments d'anxiété et de malaise. Des techniques de distanciation sont alors mises en place. La mise à mort massive est dissimulée en excentrant les abattoirs des centres-ville. De nouvelles technologies sont inventées pour réprimer la résistance. Les médias grand public contribuent souvent à banaliser la résistance des animaux. « Le pouvoir se réaffirme par

---

<sup>103</sup> S. COLLING, *op. cit.*, p.109

<sup>104</sup> S. COLLING, *op. cit.*, p.114

<sup>105</sup> S. COLLING, *op. cit.*, p.114

l'humour, le ridicule, le sexisme, la racialisation, la discrimination fondée sur la capacité physique »<sup>106</sup>.

Chaque animal qui bouscule les normes « élargit la résistance collective contre le capitalisme »<sup>107</sup> et a une influence sur la conscience publique. Les images d'évasion et les histoires personnalisées d'animaux suscitent la compassion pour leurs rébellions contre l'injustice. Lorsqu'ils s'échappent, les animaux transgressent plusieurs frontières et remettent en question leur statut d'objet.

Les animaux font de la politique, au même titre que les humains, comme recherche du vivre-ensemble. Ils sont des acteurs de leur lutte de libération, changeant le système de l'intérieur. En tant qu'allié·e, il est nécessaire de ne pas se positionner en sauveur·euse mais de construire une solidarité : amplifier leur voix en partageant leurs histoires de rébellion, construire des espaces de mobilisation et de vie interspécifique.

La défense des droits des animaux est souvent reléguée à une politique à enjeu unique qui ne parvient pas à développer une analyse véritablement intersectionnelle et inclusive. Pourtant ces rébellions se produisent dans un contexte politique et social dans lequel l'oppression des animaux se croise souvent avec celle des êtres humains. Reconnaître ces intersections est une stratégie de construction de solidarité.

Loadenthal veut « redéfinir et étendre la sphère d'influence de la théorie Queer afin de s'attaquer à d'autres binaires systémiques que ceux situés dans la race, la classe, le sexe, le genre, la sexualité, la capacité, l'âge, etc. »<sup>108</sup>. Il soutient que « cette compréhension politique, dans laquelle les hiérarchies d'espèces sont considérées comme similaires à celles de la race et de la classe, est la pièce maîtresse d'une politique libératoire profondément unique »<sup>109</sup>.

Comme le tableau de Michaeli<sup>110</sup> l'illustre bien, regroupant plusieurs problématiques liées au sort des animaux et à leurs rébellions, malgré tous les obstacles et systèmes d'oppressions présents, la résistance animale persiste.

---

<sup>106</sup> S. COLLING, *op. cit.*, p.133

<sup>107</sup> *Ibid*

<sup>108</sup> M. LOADENTHAL, art. cité, p.88

<sup>109</sup> M. LOADENTHAL, art. cité, p.99

<sup>110</sup> cf annexe 2

# Annexes

## Annexe 1 : Des histoires de résistant·es

Je présente quelques histoires d'animaux résistants sur lesquelles je m'appuie au long du dossier.

### Tilikum

Tilikum est un orque qui a fait l'objet du documentaire *Blackfish*.

Le documentaire suit d'abord une des premières captures réussies d'un orque, en 1970 par Don Goldsberry. Les bateaux poursuivent et piègent un groupe dans les filets en choisissant de capturer le plus jeune et le plus petit du groupe. Dans leur tentative de protéger les bébés, les orques sans enfants ont détourné le bateau de pêche pendant que les mères et les baleineaux essayaient de s'enfuir sans être détectés. Malheureusement, ils n'ont pas réussi à échapper à la vue des hélicoptères. Trois baleines furent tués, et les autres restèrent en deuil près de leur famille. Après que l'état de Washington ait banni la capture d'orque, Don Goldsberry va en Islande. C'est là qu'il capture Tilikum, en 1981, alors âgé de deux ans. Il a vécu en captivité dans plusieurs parcs aquatiques, dont SeaWorld, pour y effectuer des performances. Il était également un mâle reproducteur. Seize orques captifs sont des descendants de Tilikum.

Le documentaire se concentre ensuite sur la vie de Tilikum depuis sa capture. Il est à l'origine de la mort de trois personnes:

- Keltie Byrne, une étudiante, a glissé dans le bassin de Tilikum, qui l'a attaqué et noyé
- Daniel P. Dukes, a été retrouvé mort après s'être introduit dans le parc pendant la nuit. Il aurait également été noyé par Tilikum.
- Dawn Brancheau, une des dresseuses de SeaWorld. Tilikum avait fait sa routine des centaines de fois et connaissait les récompenses et punitions. Ce jour-là, il ne voulait pas coopérer et a refusé des ordres. Après avoir exécuté le numéro, Tilikum l'a entraîné dans l'eau, l'a projeté plusieurs fois, sauté dessus, et amené au fond du bassin jusqu'à la noyer. Après avoir tiré la dresseuse dans l'eau, Tilikum a nagé d'un bassin à l'autre avec le corps de Brancheau dans sa bouche. L'autopsie a révélé que la dresseuse est morte d'un

traumatisme contondant, subissant des dommages importants à la tête, aux côtes et aux vertèbres. Elle a également été noyée.

Tilikum a vécu une vie de confinement, de privation et de maltraitance. Il meurt en 2017 à trente-six ans d'une infection des poumons.

Le documentaire est controversé car il est accusé de présenter les morts causés par Tilikum comme des accidents causés par des erreurs des entraîneurs, et de ne pas reconnaître cela comme le produit de la captivité. Après le film, les parcs aquatiques ont été boycottés et SeaWorld a perdu beaucoup d'argent, ce qui l'a amené à effectuer quelques changements de politique, mais n'a pas renoncé à garder ses orques captifs.

## **Tatiana**

Tatiana est une tigresse de Sibérie. Elle est née dans le Colorado puis a été transférée au zoo de San Francisco en 2005, où elle est restée enfermée pendant des années dans un petit enclos. Elle a été l'auteur de deux attaques.

En 2003, Tatiana attaque un gardien. Devant les visiteurs, la tigresse a passé ses pattes à travers les barreaux étroits de la cage, s'est agrippée à son bras et l'a attrapé pour le mordre.

Le jour de Noël 2006, trois adolescents sont vus en train de la harceler, de lui crier des insultes et de lui lancer des choses dessus. Elle a alors sauté le mur de trois mètres de haut, a pris un des garçons dans ses pattes et l'a déchiqueté. Elle a ensuite erré dans le zoo pendant vingt minutes avec de nombreuses occasions d'attaquer les employés du parc et les secouristes. Elle aurait pu facilement s'en prendre à d'autres visiteurs, mais elle avait un but : elle traquait les deux autres adolescents. Alors qu'ils essaient de se cacher, Tatiana les retrouve et les blesse à leur tour. Elle a ensuite été abattue par la police.

Une statue dans un parc de SF a été érigée par des militants en sa mémoire

## **Tyke**

Tyke est une éléphant qui a été capturée en 1974 en Afrique. Elle fut transportée dans le cirque Hawthorn Corporation aux USA. Cette entreprise a été sanctionnée à plusieurs reprises pour ne pas avoir fourni de soins médicaux adéquats à ses éléphants. Plusieurs des éléphants de la compagnie sont morts à cause de ce manque de soins.

Tyke a enduré vingt ans de travail et de déplacements constants dans des conditions médiocres et exiguës. Elle aurait été enchaînée la plupart de sa vie. Elle était régulièrement battue avec un crochet pointu pour la faire obéir. Au cours des vingt ans de captivité et de torture, sa colère grandissait. Elle a tenté de s'échapper une première fois en 1993, en déchirant la toile du chapiteau, puis a attaqué son entraîneur et son propriétaire. La police voulait l'abattre mais elle a été maîtrisée et ramenée dans son enclos. Un épisode similaire se produit 3 mois plus tard lors d'une foire dans le Dakota. Elle arrive de nouveau à s'échapper, attaque un soigneur, court pendant vingt-cinq minutes avant d'être capturée. Suite à ces événements, Tyke continue à jouer lors des représentations, et un an plus tard, sa vie atteint son point de basculement.

En pleine représentation, Tyke piétine son entraîneur Allen Campbell, et blesse son soigneur Dallas Beckwith, devant une foule de spectateurs affolés, puis se précipite vers la sortie. Elle franchit le portail et court dans les rues de Kakaako pendant trente minutes, écrasant des voitures. Elle a été abattue, alors qu'elle portait encore sa tiare en strass, de quatre-vingt-six balles.

C'est une évasion très impressionnante qui a été filmée et dont les vidéos, qu'on peut retrouver sur internet, ont fait le tour du monde. L'histoire de Tyke a été le catalyseur de la création du Sanctuaire des éléphants de Tennessee, une communauté de retraite pour les éléphants libérés des cirques et des zoos, qui a ouvert ses portes en 1995. Tyke, l'éléphant, est peut-être morte ce jour d'automne 1994, mais son action était loin d'être vaine. L'héritage de Tyke reste gravé dans la mémoire. Un film a également été réalisé sur son histoire.

## **Emily**

Emily est une vache de deux ans, et après une « carrière » dans l'industrie laitière, elle n'est plus assez rentable. En novembre 1995, elle est donc transportée vers un abattoir, dans le Massachusetts pour se faire transformer en viande. En un clin d'œil, elle prend la décision de sauter par-dessus la barrière d'un mètre cinquante de haut de l'entrée et disparaît dans les bois. Le personnel de l'établissement essaie de l'attraper et de la piéger pendant une semaine, sans succès. La fille du propriétaire de l'abattoir la prénomme Emily et le journal local commence une chronique de son aventure. Les habitants l'apercevaient parfois, mais elle a réussi à éviter les humains pendant 40 jours. Pendant ce temps, elle est devenue une célébrité

nationale, et un réseau de solidarité s'est créé, lui laissant de la nourriture dans la forêt et gardant son emplacement secret.

Les fondateurs de l'abbaye de la paix (un centre pour enfants en situation de handicap) ont décidé de l'aider. Le propriétaire de l'abattoir a accepté de laisser Emily vivre en échange d'un dollar symbolique. Après plusieurs semaines de mise en confiance, les Randas (les propriétaires de l'abbaye) parviennent enfin à la faire monter dans leur camion et l'emmènent au centre, là où elle finira sa vie, vivant avec deux chèvres et un cheval. Elle meurt en 2004 d'un cancer de l'utérus.

Ses protecteurs ont érigé une statue grandeur nature en son honneur par un artiste internationalement reconnu Lado Goudjabize. Cette statue est sur la tombe d'Emily, au côté d'autres statues d'activistes comme Maya Angelou, Gandhi et John Lennon.

## **Molly B.**

Une autre vache évadée a attiré une attention internationale en 2006 dans le Montana. Elle a sauté par-dessus la clôture de l'abattoir, a couru devant un train, a nagé à travers le Missouri et a résisté à trois fléchettes tranquillisantes. Pendant que la police la poursuivait, le grand public se ralliait à sa cause de liberté. Elle est devenue « the Unsikable Molly B » (l'insaisissable Molly B).

Le directeur de l'abattoir a déclaré « Je l'ai regardée faire des choses qui sont tout simplement impossibles pour une vache » et a décidé de ne pas l'abattre. Les efforts de Molly B lui ont permis d'échapper à la mort, elle a été emmené au sanctuaire New Dawn Farm Sanctuaire dans le Montana pour y vivre paisiblement.

## **Ken Allen**

Ken est un orang-outan de Bornéo, mais il est né en captivité, de parents appartenant au zoo de San Diego.

Ken était plus difficile à « gérer » que tous les autres singes dont le zoo a eu à s'occuper et il est devenu un maître dans l'art de l'évasion. Il lançait des pierres sur les visiteur·euses, et si il n'en avait plus, il utilisait ses fèces. Après que le zoo ait installé des vitres, il continuait avec ses camarades de jeter des pierres pour les briser, malgré les bananes qu'on leur offrait en échange pour arrêter. Le zoo a finalement fait retirer toutes les pierres, les singes ont alors

arraché les isolateurs en céramique du mur et les ont jetés à la place. Il dévissait et retirait tous les écrous et les boulons de sa cage pour sortir se promener, puis rentrait et rassemblait tout.

En 1985, Ken Allen s'est échappé plusieurs fois de sa cage « anti-fuite ». Le zoo, ne comprenant pas comment il procédait, a dépensé des milliers de dollars pour examiner l'enclos et renforcer la sécurité, mais ça n'a jamais empêché Ken de sortir et même de montrer à ses amis comment s'échapper. Le personnel a même commencé à l'espionner pour comprendre ses stratégies, mais Ken les reconnaissait.

Parmi ses probables méthodes : il aura escaladé les murs, il aura été aidé par un ami orang-outan qui a récupéré un pied de biche oublié, il sera passé par les douves, malgré la peur de l'eau qu'ont les orangs-outans, et sûrement d'autres techniques que le zoo n'a jamais découvert.

Après ses évasions, il était retrouvé se promenant calmement parmi les visiteurs, puis était facilement ramené à son enclos.

Un fan club de Ken Allen s'est même créé, se présentant comme le « orang gang ».

Lors de sa dernière évasion, il a profité qu'il y ait des réparations dans la douve et a attendu que l'électricité soit coupée pour sortir. Cette évasion n'a pas été si calme que les autres. Il essayait vraiment de fuir, et une course poursuite s'est engagée pendant plusieurs heures. Le zoo est finalement parvenu à le rattraper et l'a enfermé une dernière fois.

Ken Allen est mort dans le zoo de San Diego, d'un cancer en décembre 2000, à l'âge de vingt-neuf ans.



## Bibliographie

BEKOFF Marc, *The Animal Manifesto*, New World Library, 2010, 272 pages

BEST Steve, « Animal Agency: Resistance, Rebellion, and the Struggle for Autonomy », <https://drstevebest.wordpress.com/2011/01/25/animal-agency-resistance-rebellion-and-the-struggle-for-autonomy/>, 2011

COHEN Aylon A., « “We Support Circus Animals Who Kill Their Captors” Nonhuman Resistance, Animal Subjectivity, and the Politics of Democracy », In *Tiere, Texte, Transformationen*, édité par Reingard Spannring, Reinhard Heuberger, Gabriela Kompatscher, Andreas Oberprantacher, Karin Schachinger, et Alejandro Boucabeille, 2015, pp. 277-295

COLLING Sarat, *Animal resistance in the global capitalist era*, Michigan : MSU Press, 2021, 178 pages

COLLING Sarat, « Animals without Borders : Farmed Animal Resistance in New York », St. Catharines, ON. : Brock University, 2013

COLLING Sarat, PARSON Sean and ARRIGONI Alessandro, « Until All Are Free: Total Liberation through Revolutionary Decolonization, Groundless Solidarity, and a Relationship Framework », in *Counterpoints*, Peter Lang AG, 2104, pp. 51-73

Conférence sur la résistance animale, <https://www.youtube.com/watch?v=U36Mcw75YJ0>, 2016

CÔTÉ-BOUDREAU Frédéric, « Les animaux luttent aussi », in *Ballast* N° 8, n° 2, 2019, pp. 90-101

COWPERTHWAITTE Gabriela, *Blackfish*, CNN Films et Manny O. Productions, 2013

DONALDSON Sue and KYMLICKA Will, *Zoopolis*, Paris : Alma Editeur, 2016, 404 pages

GRUNDHAUSER Eric, <https://www.atlasobscura.com/articles/pig-escape-truck-highway-waterpark>

HRIBAL Jason, « Animals, Agency, and Class: Writing the History of Animals from Below », in *Human Ecology Review*, Society for Human Ecology, 2007, pp. 101-112

HRIBAL Jason, « “Animals are part of the working class”: a challenge to labor history », in *Labor History*, vol. 44, no. 4, Routledge, 2003, pp. 435-453

HRIBAL Jason, *Fear of the Animal Planet: The Hidden History of Animal Resistance*, Oakland, AK Press/Counter Punch Books, 2010

HRIBAL Jason, « Orangutans, resistance and the zoo », <https://www.counterpunch.org/2008/12/16/orangutans-resistance-and-the-zoo/>, 2008

HRIBAL Jason, « Resistance is never futile », <https://www.counterpunch.org/2007/04/17/resistance-is-never-futile/>, 2007

HRIBAL Jason, « The Tilikum Effect and the Downfall of SeaWorld », <https://www.counterpunch.org/2015/10/09/the-tilikum-effect-and-the-downfall-of-seaworld/>, 2015

LOADENTHAL Michael, « Operation Splash Back!: Queering Animal Liberation Through the Contributions of Neo-Insurrectionist Queers », in *Journal for Critical Animal Studies*, pp. 80-105

PALMER Clare, « Apprivoiser la profusion sauvage des choses existantes ? : Une étude sur Foucault, le pouvoir et les relations entre l'homme et l'animal » in *Philosophie*, éditions de minuit, 2012, pp. 23-46

PEARSON Chris, « Beyond 'resistance': rethinking nonhuman agency for a 'more-than-human' world », in *European Review of History: Revue européenne d'histoire*, Routledge, 2015, pp. 709-725

PHILO Chris and WILBERT Chris, *Animal spaces, beastly places*, Hoboken Routledge, 2000, 310 pages

Sanctuaire 269 Libération animale : espace de résistance et de reconquête, <https://www.youtube.com/watch?v=QM0Dqd0bTvY>, 2020

Sanctuaire d'Avallon, <https://sanctuaire-d-avalon.org/>

SANVISENS Amandine, conférence sur le résistance animale, <https://www.youtube.com/watch?v=U36Mcw75YJ0&t=0s>, 2016

WADIWEL Dinesh Joseph, « Do fish resist ? », in *Cultural Studies Review*, UTS ePress, 2016, pp.196–242

WADIWEL Dinesh Joseph, « The War against Animals », in *Griffith Law Review*, Brill and Rodopi, Leiden and Boston, 2015, pp. 283-297

# Table des matières

<b>Introduction</b>	<b>4</b>
<b>Chapitre I. La résistance animale, qu'est-ce que c'est ?</b>	<b>5</b>
I. Définitions et concepts	5
A. La guerre contres les animaux	6
B. La résistance à travers le concept de pouvoir de Foucault	8
C. Problème épistémologique	10
II. Comment les animaux résistent ?	12
III. Pourquoi les animaux résistent ?	14
A. Agentivité : un désir de liberté	14
B. Oppression humaine : domestication, colonisation et capitalisme	16
<b>Chapitre 2. Impacts et conséquences de la résistance des animaux sur le système spéiciste</b>	<b>19</b>
I. Résistance au changement	19
A. Décentralisation des abattoirs : plus loin des regards	19
B. De nouvelles technologies pour contrer les résistances	20
C. Minimisation des actes de résistance	21
II. Prise de conscience et changement	23
A. Individuel	24
B. Sociétal	25
a) réaction de la presse et visibilité	25
b) droits des animaux	26
c) remise en question des frontières	28
	50

<b>Chapitre 3. Comment les animaux s'impliquent dans la lutte pour leur libération et le rôle des alliés humains</b>	<b>31</b>
I. Les animaux : des sujets politiques ?	31
II. Rôles des alliés dans la libération animale	34
A. Amplification des voix et changement de point de vue	34
B. Construire une solidarité avec les animaux : Sauveteur·euses Vs Alliés·es	36
III. Les sanctuaires : des lieux de résistance	38
<b>Conclusion</b>	<b>40</b>
<b>Annexes</b>	<b>42</b>
<b>Bibliographie</b>	<b>48</b>
<b>Table des matières</b>	<b>50</b>